

JEUNES PUBLICS

Un week-end chaud!
Page E 4



CINÉMA

Corpse Bride,
un Tim Burton éblouissant
Page E 10

◆ LE DEVOIR ◆



Mr. Tambourine Man

Shelter From The Storm

«Je pouvais apprendre une chanson après l'avoir entendue une ou deux fois»

«Un artiste ne doit jamais croire qu'il est arrivé, il doit être dans un état constant de recommencement»

Blowin' In The Wind

It's All Over Now, Baby Blue

«Les mots ont leur propre signification et cette signification peut changer»

«On tentait de faire de moi un "insider", mais j'étais un "outsider"»

I Shall Be Released

Don't Think Twice, It's All Right

«Play it fucking loud!»

Like A Rolling Stone

«Is this OK for the metre?»

All Along The Watchtower

Quinn The Eskimo

«Je ne pense pas à ce que je veux dire, je me demande juste si la mesure est bonne»



DYLAN

VU PAR SCORSESE



HO-HO



JOHN COHEN



SOURCE CBS

sit so pa
find out w
pay to get
ugh all thes
ma, can this ve
uck' inside o
e Memphis bl
Boa

SPENCER PLATT

PAUL CAUCHON

Hibbing est une petite ville rurale du Minnesota, le genre de ville qui n'avait qu'une seule rue principale et où la musique country se répandait partout. Son plus célèbre citoyen déclarera plus tard, en parlant de sa ville natale: «Vous ne pouviez pas y être un rebelle, il faisait trop froid.»

La phrase est ironique et l'homme qui la prononce se nomme Robert Zimmerman. Qui s'est lui-même remis au monde après avoir quitté Hibbing, en changeant son nom pour Bob Dylan.

Comment devient-on Bob Dylan? Comment devient-on le plus important auteur-compositeur américain des dernières décennies, le porte-parole d'une génération, le messie, le prophète qui a féroceement refusé toutes ces étiquettes?

La question nous trotte constamment dans la tête en regardant *No Direction Home: Bob Dylan*, un formidable documentaire qui sera présenté la semaine prochaine tant à la télévision américaine, sur PBS, qu'à la télévision britannique. C'est vraiment la rencontre de deux géants: Bob Dylan vu par Martin Scorsese, le réalisateur de *Taxi Driver*, *Raging Bull*, *Gangs of New York* et *L'Aviateur*.

Scorsese? Eh oui... Scorsese est aussi le réalisateur du documentaire *The Last Waltz*, portant sur le groupe The Band et datant de 1978, producteur de la série

The Blues sur PBS... et en 1970 il avait été assistant pour le film mythique *Woodstock*.

Alors, comment devient-on Bob Dylan? Scorsese n'a pas la réponse définitive à cette question. Mais il s'en approche, en retraçant les influences multiples de Dylan, en insérant l'homme dans son contexte sociologique et historique.

Il reste toutefois le mystère de la création, qui n'est pas toujours explicable. On voudrait que Dylan se lance dans de grandes explications philosophiques sur ses propres chansons. Le principal intéressé réplique, dans une entrevue publiée dans le magazine *MOJO* de ce mois-ci, que, quand il écrit une chanson, «je ne pense pas à ce que je veux dire, je me demande juste si la mesure est bonne (*Is this OK for the metre?*)».

Dylan a ouvert ses archives pour Scorsese

No Direction Home est un événement. Ce documentaire de trois heures trente, diffusé en deux soirs sur PBS (les lundi 26 et mardi 27 septembre), sort également en DVD ces jours-ci (avec du matériel supplémentaire) et il est appuyé par la sortie d'un CD double, qui porte le numéro 7 de la *Bootleg Series*.

Simon & Schuster publie également *The Bob Dylan Scrapbook 1956-1966*, avec photographies rares, entrevues tirées du film et autres curiosités. C'est vraiment la déferlante, après la publication l'autome dernier de *Chronicles: Volume 1*, premier tome de l'autobiographie de l'artiste.

C'est un événement parce que Dylan a ouvert ses archives pour Scorsese... et qu'il parle dans le film, ra-

contant son enfance, son adolescence, ses débuts à Greenwich Village, son ascension vers la gloire.

Les archives sont exceptionnelles: prises de studio, émissions de télévision rares, images du Newport Folk Festival de 1963, 1964 et 1965, et surtout du matériel non utilisé tourné par Pennebaker, à l'époque où ce réalisateur suivait Dylan en tournée pour son documentaire *Don't Look Back*, dont la tournée de 1966 en Grande-Bretagne, où Dylan choquait les fans de folk pur et dur en tentant de les convaincre des bienfaits du rock'n'roll. Vous n'oublierez pas sa version exacerbée de *Like A Rolling Stone*, ses fans qui crient «judas!» en l'accusant d'avoir trahi le folk et Dylan qui réplique en lançant sur scène à ses musiciens «Play it fucking loud!».

Le film présente aussi de nombreuses entrevues exclusives avec des gens qui l'ont connu, dont Joan Baez, Pete Seeger, Allen Ginsberg, Maria Muldour et Al Kooper.

No Direction Home raconte essentiellement le Dylan de 1961 à 1966. Rien sur la suite, sur le retour au country, sur *Desire*, par exemple, ou sur le virage catho. Et plusieurs sujets ne sont pas abordés, que ce soient le judaïsme ou les femmes de sa vie.

Mais le grand mérite du film est de montrer la formation de Dylan, de placer Dylan au centre d'un faisceau d'influences, qui vont du country au rock de Gene Vincent, de Woody Guthrie évidemment, son plus grand héros, à la littérature (dont Kerouac et les

Ginsberg le compare à un «chaman»

VOIR PAGE E 2: DYLAN

MONTRÉAL,
MÉTROPOLÉ
CULTURELLE

Une œuvre collective

Montréal

Culture

DYLAN

SUITE DE LA PAGE E 1

poètes Verlaine et Rimbaud), des films de James Dean à l'angoisse de la guerre froide et de la menace atomique dans laquelle l'Amérique baignait.

Fuyant Hibbing et tentant d'étudier à l'Université de Minneapolis (il n'allait jamais aux cours, précise-t-il), Dylan arrive à New York, où il peut enfin s'inventer et se mettre au monde. Le documentaire trace un portrait riche de la vie à Greenwich Village au début des années 60, de l'ébullition intellectuelle qu'on y trouve. Dylan est comme une éponge qui absorbe tout («Je pouvais apprendre une chanson après l'avoir entendue une ou deux fois», dit-il). Le folk «déjà quelque chose en moi», dit-il. Avec Woody Guthrie, «vous pouvez écouter ses chansons et apprendre comment vivre».

Mais déjà il fuit les étiquettes. À 20 ans, il refuse de qualifier ses propres chansons de folk: «Ce sont des chansons contemporaines», réplique-t-il.

Son talent littéraire exceptionnel, sa façon inouïe de capter l'air du temps, son propre univers personnel, son charisme, son originalité le font immédiatement remarquer. «La première fois que je l'ai entendu», explique Allen Ginsberg en situant Dylan dans la suite du mouvement beat, j'ai senti que le flambeau venait de passer à une autre génération».

Après le festival de Newport de 1963, Dylan atteint la gloire. Il devient une idole. Dans sa populaire émission, Steve Allen le présente comme un «génie». Ginsberg le compare à un «chaman».

Mais Dylan refuse de se laisser enfermer dans quelque tunnel idéologique que ce soit. «D'être du côté des gens qui luttent pour quelque chose ne veut pas dire que vous êtes nécessairement politique», lance-t-il dans le film. La voix d'une génération? Le chantre de la gauche? «On tentait de faire de moi un "insider", mais j'étais un "outsider"», déclare-t-il. La signification de ses propres chansons? «Les mots ont leur propre signification et cette signification peut changer», dit-il. Belle pirouette dylanesque!

Les entrevues avec Joan Baez sont particulièrement intéressantes. Partageant la scène avec lui en tournée, elle explique comment Dylan changeait le rythme de ses chansons soir après soir, comment il pouvait être exubérant un soir et tourner le dos au public le lendemain, qui continuait pourtant à le vénérer. «Un artiste ne doit jamais croire qu'il est arrivé», ajoute Dylan dans le film. Il doit être dans un état constant de recommencement».

Le documentaire présente de fascinants extraits de conférences de presse, où un Dylan de parfaite mauvaise foi se joue des journalistes, retournant leurs propres questions et les déstabilisant, excédé par les étiquettes qu'on tente de lui apposer. Le film rappelle aussi en détail les réactions passionnées et hargneuses suscitées par son passage du folk au rock.

Et après trois heures trente, la conclusion la plus forte est probablement celle de Joan Baez. «Je ne sais pas qui il est, dit-elle. Tout ce que je sais, c'est ce qu'il nous a donné.»

Le Devoir

Un Caïman Fu bien nourri

Le groupe lance son nouvel album, Les Charmes du quotidien

BERNARD LAMARCHE

Faites le test. Soumettez la pochette du dernier album de Caïman Fu à vos amis et demandez-leur s'ils reconnaissent la binette de la jeune fille aux lèvres saturées de rouge et aux yeux franchement maquillés. Entourée de trois amis, la jeune fille en robe de mariée est souillée par les restants d'une bataille de bouffe. Sorte de reine électropop, la jeune fille est bel et bien Isabelle Blais, la chanteuse de Caïman Fu. Méconnaissable.

La pochette elle-même résume tout ce qui se passe dessous. Caïman Fu possède un sens inné du théâtral et, franchement, ne s'économise pas du tout. Sur le nouvel album, *Les Charmes du quotidien*, qui a été lancé plus tôt cette semaine au Lion d'or, chacune des chansons est touffue, bien grasse et bien nourrie, comme si, pour chacune des pièces qu'a pondues le quatuor, il n'avait en rien regardé la dépense.

La dépense, Caïman Fu connaît. Tant et si bien qu'Isabelle Blais explique en entrevue que l'idée de faire une bataille de bouffe est venue en réfléchissant à ce qui pourrait bien illustrer *Les Charmes du quotidien*. «C'est vraiment un trip esthétique. On cherchait ce qui rendrait l'idée du quotidien. On est arrivé avec une photo de famille, une photo de mariage. C'est le mariage entre nous, mais



SOURCE CAÏMAN FU

«On sait qu'on n'est pas forcément facile d'approche, mais d'un autre côté, ce n'est pas de la musique bizarre», explique la chanteuse du groupe, Isabelle Blais.

aussi le mariage qui découle sur le quotidien. D'où les amis et la robe. La bouffe est revenue souvent et un autre aspect du quotidien qu'est la saleté, le ménage. On a mélangé tout ça. Le quotidien peut être charmant, il peut être aussi banal ou platte. La pochette, «c'est une manière un peu grotesque d'amener le quotidien à être moins banal.»

S'il y avait un pont à bâtir entre le contenu de l'album et son contenant, c'est sans doute par la voie du théâtre qu'il passerait. Or, la chose semblait réglée, il a fallu que ce deuxième album de Caïman Fu sorte entre même temps, en cette fin d'été qui ne veut pas mourir, que celui d'un autre comédien, Paul Ahmarani, pour que

ressortent les questions autour de la double carrière d'Isabelle Blais. Mais le théâtre, justement, ressort dans la manière qu'a Blais de chanter, un peu désinvolte, avec des intonations qui rappellent Björk, ses pirouettes vocales.

La voix très expressive de Blais, parfois sur le bord d'être affectée, offre une belle solution de rechange aux grosses voix sans nuances de nombreuses chanteuses au Québec. «Je ne peux le nier, c'est grossi à la limite du grotesque. Mais quand tu interprètes de quoi, quand tu y vas à fond, ce ne sera pas sur le même temps. C'est très mode de chanter sur le même ton. Ça s'écoute sans s'écouter, c'est doux à l'oreille, ça dérange pas. C'est une qualité, mais ce n'est pas ce qu'on fait.»

Le Québec aime ses tripes de chanteuse bien crues, et Blais a au moins le mérite de servir des tripes apprêtées à divers saveurs émotives. Si, dans cet album, ces saveurs ont été plus dosées que dans le précédent, Blais avoue que certains auditeurs peuvent demeurer peu friands de cette manière de faire. «En spectacle, c'est autre chose. À l'écouter, ce n'est pas évident, ça peut même devenir irritant. On veut que le monde embarque dans un trip.» On le disait, Caïman Fu n'a pas peur de la dépense.

Son groupe, formé de Igor Bartula, Nicolas Grimard et Yves Manseau, se fait aussi changeant que le caméléon, avec des atmosphères bien marquées tantôt

par les cuivres énergiques ou bluesés, ailleurs par les guitares relevées juste ce qu'il faut, à moins que les cordes ne rehaussent les harmonies. «Ça arrive de même. L'album est bâti comme un show ou un voyage, avec chacune des bulles qu'on peut rencontrer. Ce sont les mêmes membres, les mêmes instruments, mais on fonce dans chacune des bulles.»

C'est dans ce contexte qu'il faut aborder Caïman Fu. «On sait qu'on n'est pas forcément facile d'approche, mais d'un autre côté, ce n'est pas de la musique bizarre.» Pour l'instant, la réponse est belle, même que Continuer son chemin a fait une timide apparition sur les ondes de CKOI et de CHOI-FM. Pourtant, comme pour plusieurs, Caïman Fu cherche à se faire entendre par le plus grand nombre. Or, la radio commerciale est surtout affaire d'exclusion.

La priorité d'Isabelle Blais, pour l'instant, est la musique. Au point où elle refuse des offres au théâtre et au cinéma, ou du moins elle essaie de ne pas tenter le diable. «Pour moi, c'est des vacances de ne faire qu'une seule chose à la fois. Le band est ma priorité parce que c'est plus fragile. Il faut que je mette ça à l'avant-plan. On a tellement mis d'efforts là-dedans qu'il ne faut pas botcher la suite.» Caïman Fu prend la route du Québec cet automne.

Le Devoir

MUSIQUE CLASSIQUE

Les archives au secours du disque classique

CHRISTOPHE HUSS

On l'a déjà écrit: les conditions financières liées à l'enregistrement d'un disque orchestral, au minimum 100 000 \$ selon les conditions actuelles en vigueur à l'OSM, sont devenues rigoureusement incompatibles avec le marché du disque classique. Pour éditer des œuvres symphoniques contre vents et marées, le recours aux archives est une solution de plus en plus prisée.

Les orchestres en Amérique du Nord ont tous perdu leurs contrats d'enregistrement au profit non pas tant d'orchestres des ex-pays de l'Est, mais surtout des orchestres de radio européens, comme la BBC en Angleterre ou les multiples phalanges des stations allemandes. La coproduction par les radios et les éditeurs de disques a résolu bien des problèmes de l'industrie phonographique. Devant cette tendance, certains orchestres non affiliés à des stations de radio ont créé leur propre étiquette de disques.

D'autres éditeurs font appel aujourd'hui à des licences (Brilliant Classics) ou puisent dans l'impensable vivier des archives radiophoniques. C'est le cas de BBC Legends ou de Profil, une étiquette al-

lemande créée par un vieux routier du métier, Günter Haenssler. Les premiers titres Profil viennent de nous arriver au Canada. Dernière source de documents: les enregistrements historiques, notamment ceux qui sont libres de droits après 50 ans. Cette tendance va évidemment se développer dans un proche avenir, puisque cette année les premiers enregistrements stéréophoniques sont devenus cinquantenaires!

Le prix de la rareté

Deux philosophies commerciales s'opposent dans la réédition d'archives radiophoniques ou de disques historiques. Certains éditeurs font bénéficier le consommateur de l'absence de frais artistiques et mettent à sa disposition ces documents à des prix très raisonnables. C'est la voie choisie par Naxos, dans sa publication d'enregistrements libres de droits, mais aussi du groupe Universal, lorsqu'il réunit, dans des coffrets de la collection «Original Masters», des documents rares de ses grands artistes du passé.

D'autres, comme l'Anglais Testament ou l'Allemand Profil, misent sur la rareté et le caractère censé «historique» ou «légendaire» des documents pour exiger le prix fort. Mais qu'est-ce qui détermine que l'intégrale des *Concertos pour piano* de Prokofiev, par John Browning et Erich Leinsdorf, originellement publiée par RCA dans les années soixante, constitue un vieux enregistrement de fonds de catalogue, qui est candidat à la réédition dans une série économique RCA, ou encore une gravure historique, rééditée à 52 \$ les 2 CD sous licence chez Testament? Le marketing, tout simplement.

L'éditeur indépendant Testament a glané ces dernières années une grande notoriété dans la redécouverte de trésors sonores oubliés. À présent, c'est «l'heure des vendanges»: la vente à prix fort de témoignages pas forcément si historiques que cela. Mais les majors du disque ont tout à gagner de cette collaboration avec des éditeurs indépendants à la notoriété bien établie sur le marché de niche de l'enregistre-

ment historique. Si la maison RCA voulait vendre ses vieux *Concertos* de Prokofiev par Browning, elle serait obligée de les publier dans une collection économique (autour de 17,50 \$ l'album de 2 CD, si ce n'est moins) et ferait du profit après avoir vendu les 5000 exemplaires nécessaires pour amortir ses frais structurels, de réédition et de marketing. En confiant la bande à Testament, RCA empoche des redevances dès le premier exemplaire vendu et sur un prix de vente triple!

Le consommateur doit donc être très vigilant avant d'acheter. Voici quelques bonnes idées de documents vraiment précieux ayant été récemment réédités. Chez Profil, dans le cadre de la nouvelle Edition Günter Wand, distribuée par Naxos, s'impose nettement le *Concerto pour piano* («L'Empereur») de Beethoven, avec Emil Gilels. Malgré quelques dérapages du pianiste dans le dernier mouvement, c'est un moment de communion musicale rare. Autre étiquette allemande, Orfeo a publié une intégrale des *Concertos* de Beethoven avec Rafael Kubelík et Rudolf Serkin: un ensemble intéressant, mais pas transcendant.

Chez Testament, la seule réédition majeure concerne le violoncel-

liste Gregor Piatigorsky, dans un couplage du *Concerto* de Schumann (avec Barbirolli), du 1^{er} *Concerto* de Saint-Saëns (avec Reiner) et de *Schelomo* de Bloch, avec Charles Munch à Boston. Chez Tahra, l'art dionysiaque du chef grec Dmitri Mitropoulos capté à New York, notamment dans une 2^e *Symphonie* de Brahms exaltée, fait vite oublier les toux du public.

Parmi les éditeurs mettant l'histoire du disque à la disposition du public à peu de frais, il faut signaler en premier lieu le coffret David Oistrakh, de Brilliant Classics: 10 CD de grands concerts du répertoire pour le même prix que 2 CD de l'étiquette Testament! Enfin, le choix est pléthorique chez Naxos, avec des documents globalement très bien choisis (éditions Artur Schnabel, Yehudi Menuhin, Jussi Björling, William Kappell), dont certaines raretés, comme la *Salomé* de Richard Strauss, avec Christel Goltz, sous la direction de Clemes Krauss, à Vienne en mars 1954, ou des essentiels de l'histoire du disque tel que l'enregistrement de légende de *Lohengrin* sous la direction de Josef Keilberth à Bayreuth en 1951.

Collaborateur du Devoir



Ma mère chien

Louise Bombardier // Wajdi Mouawad

Markita Boies • Anne Caron • Robert Lalonde • Patricia Nolin • Julie Vincent
Alain Roy • Guillaume Lord • Isabelle Larivière • Éric Champoux • Christelle Franca
Angelo Barsetti • Geneviève Tremblay

« Il n'y a pas un moment où on doute de ce qu'on nous propose, on est totalement embarqué, on est vraiment pris au cœur par cette histoire et on n'en sort pas tout à fait indemne... »

Catherine Perrin, *C'est bien meilleur le matin*, SRC

« Louise Bombardier livre avec *Ma mère chien* une pièce pleine de remous, audacieuse et excessive. »

Jean Philippe Angers, *Méto*

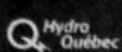
« Wajdi Mouawad aborde cet univers féminin voire féministe avec infiniment de tendresse et de finesse. »

André Ducharme, *Désautels*, SRC

« Cette pièce, exigeante et dense, ne s'incarnerait pas sans une rigueur particulière des interprètes. Elle est là, chez tous. »

Anne-Marie Cloutier, *La Presse*

En partenariat avec

Jusqu'au 8 octobre au Théâtre d'Aujourd'hui
www.theatredaujourd'hui.qc.ca 514-282-3900

LE DEVOIR



À l'instinct ne riez pas de ma grandiloquence.....

MARIANNE ET FILS PRÉSENTE

De JEAN GENET

Les BONNES

MARIANNE ET FILS PRÉSENTE :
Les Bonnes de Jean Genet

Mise en scène Jacques Rossi
Avec
Anne-Sophie Armand, Katrina Corbeil, Marika Lhoumeau

Scénographie : Emmanuel Fréchette
Costumes : Sarah Balleux
Éclairage : Michel St-Amand
Musique : Stéphane Girouard
Assistance à la mise en scène et régie : Dominique Cuerrier

Du 27 septembre au 15 octobre 2005
Théâtre La Chapelle 3700 St-Dominique, Montréal.

Réservations : 843-7738

LA CHAPELLE
Des Jardins
Centre de la culture
PC/Montreal
Métro Louiseville

Culture

THÉÂTRE

Tragicomédie jouissive au Rideau Vert

Denise Filiatrault joue un as avec La Visite de la vieille dame

Au terme d'un passage périlleux sur le plan financier, le Théâtre du Rideau Vert engageait l'année dernière Denise Filiatrault pour tenter de retrouver une vigueur qui lui permettrait de se tirer honorablement d'affaire à l'avenir. Dès l'ouverture d'une saison dont la programmation s'annonce prometteuse, la directrice artistique du Théâtre du Rideau Vert joue un as en mettant en scène *La Visite de la vieille dame*, du dramaturge suisse Friedrich Dürrenmatt (1921-1991), une œuvre marquante dans le répertoire dramatique international.

SOLANGE LÈVESQUE

Il y a longtemps que Denise Filiatrault avait envie de monter cette pièce dont la double nature comique et tragique la fascine: «Je suis également attirée par le personnage de cette vieille dame qui est aussi attachante que troublante. J'ai aimé la pièce la première fois que je l'ai vue.» Denise Filiatrault considère cette pièce comme idéale pour la rentrée: «C'est de l'excellent théâtre, susceptible de plaire à des publics très différents, et c'est le genre de théâtre que je veux faire connaître comme directrice artistique du Rideau Vert.»

Une histoire de vengeance

La Visite de la vieille dame est une magistrale histoire de vengeance. «L'histoire est poussée à l'extrême, et en même temps elle

semble possible! Au fond, c'est une tragédie, malgré le fait que plusieurs personnages nous fassent rire. Les dialogues brillants et les scènes comiques empêchent la lourdeur de s'installer, précise Denise Filiatrault. Grâce à ces moments drôles, la pièce ne sombre jamais dans le mélodrame.»

Clara Zachanassian, la vieille dame, est née dans une petite ville imaginaire appelée Güllen, «quelque part en Europe», écrit l'auteur. «À la suite d'une histoire d'amour, elle a été chassée de son village alors qu'elle était jeune. Entretiens, elle s'est mariée huit fois et elle est devenue milliardaire», raconte la metteuse en scène. Quarante-cinq ans plus tard, elle revient dans son patelin, qui est sérieusement appauvri par une crise économique. «Les habitants de la ville sont dans la misère.

Quand on est affamé, on est prêt à tout, et si on nous donne à manger, tout peut changer. Les êtres humains sont faibles devant la faim. Tous les habitants se réunissent donc pour l'accueillir; ils comptent sur elle et espèrent qu'elle va les sauver de la faillite.»

La vieille dame acceptera, mais elle leur posera une condition, terrible: «Elle a des comptes à régler; c'est pour accomplir sa vengeance qu'elle est revenue. Et quelle vengeance!» «Je m'achète la justice», annonce-t-elle en guise d'explication. «Pour que le besoin de se venger soit demeuré si grand chez Clara Zachanassian, il faut que son amour ait été sublime...», remarque Denise Filiatrault. «Maintenant qu'elle s'est enrichie alors que les gens de son village sont restés dans l'indigence, elle a les moyens de prendre sa revanche en regard de la cruauté dont elle a été victime jadis. Ce qui me touche en elle, c'est la passion qui l'anime, la fermeté avec laquelle elle poursuit son plan jusqu'au bout, son côté monstrueux, presque amoral, et son ironie. C'est un personnage riche en contradictions», ajoute la metteuse en scène.

Distribution étoilée

L'abondante distribution de la pièce compte normalement vingt comédiens et comédiennes; Denise Filiatrault se tire d'affaire avec seize interprètes: Jacques Godin joue l'amant de ses 17 ans; Jacques Girard, le maire de la ville; François Tassé incarne le pasteur; Jean-Louis Roux, le juge; Suzanne Garceau, la femme de l'ancien amant de la vieille dame; on retrouve aussi Ghyslaine Tremblay et Yvan Benoit qu'on ne voit pas assez souvent... Certains comédiens assurent deux ou trois rôles, Paul Cagelet, par exemple.

Une distribution triée sur le volet dont la metteuse en scène se montre particulièrement fière: «Et je ne vous ai pas encore parlé d'Andrée Lachapelle, qui joue la vieille dame! C'est la première fois que j'ai l'occasion de travailler avec elle; Andrée est un ange du théâtre, un peu comme Pierrette Robitaille, explique la metteuse en scène. À 73 ans, Andrée savait son texte sur le bout de ses doigts dès le début des répétitions. Elle est toujours à l'heure, toujours de bonne humeur, attentive aux autres. Pour ne rien dire du fait qu'elle est belle et que c'est une comédienne exceptionnelle, riche de l'expérience de toute une vie. Elle a la cote d'amour partout et je comprends maintenant pourquoi!»

Inutile de préciser que Denise Filiatrault éprouve un grand plaisir à mettre en scène des pièces comme *La Visite de la vieille dame*, avec une distribution qu'elle compose sur mesure. «On est déjà presque prêts; on rode la pièce depuis plus de 15



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Denise Filiatrault éprouve un grand plaisir à mettre en scène des pièces comme *La Visite de la vieille dame*, avec une distribution qu'elle compose sur mesure.

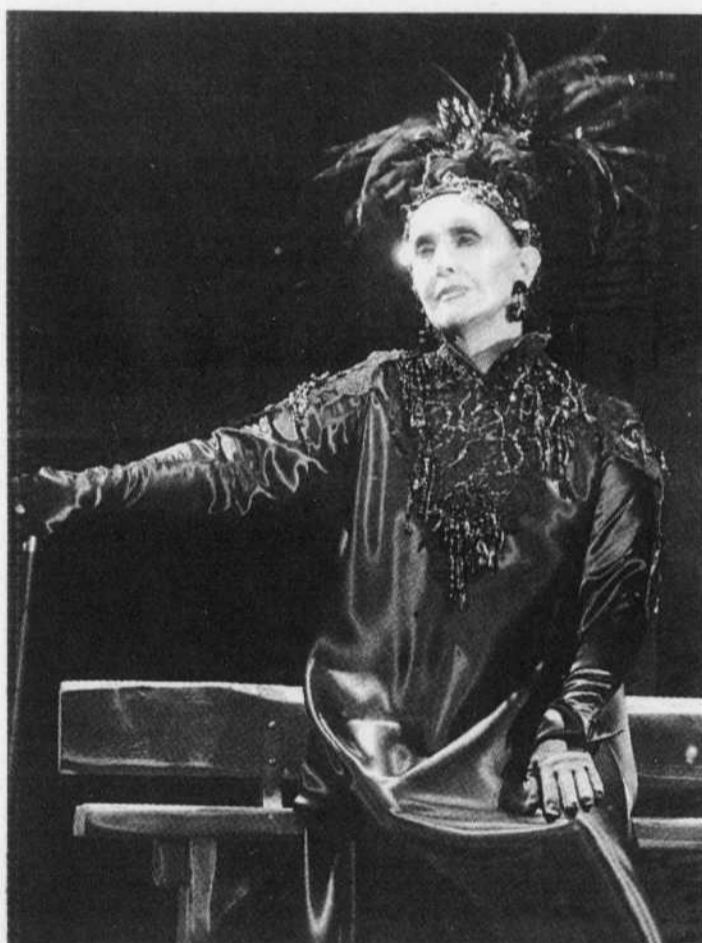
jours. On a donc le temps de peaufiner. Seize personnages sur scène, c'est du monde! Je me promène de jardin à cour et de cour à jardin pour être sûre que tous les spectateurs voient bien de partout ce qui se passe sur scène; quand on paye son billet et qu'on se donne la peine de venir au théâtre, on mérite de bien voir, et j'y veille!»

En mai, un autre grand mo-

ment de bonheur attend Denise Filiatrault au Rideau Vert, puisqu'elle y montera *My Fair Lady*, une version scénique de la comédie musicale qui offre à Audrey Hepburn l'un de ses plus grands rôles et que la metteuse en scène rêve également de diriger depuis plusieurs années.

Collaboratrice du Devoir

La Visite de la vieille dame, de Friedrich Dürrenmatt, mise en scène de Denise Filiatrault, avec Andrée Lachapelle, Jacques Godin, Jean-Louis Roux et 13 autres interprètes. Au Théâtre du Rideau Vert, du 27 septembre au 22 octobre, à 20 h. Information et réservations: (514) 844-1793.



SUZANE O'NEILL

Andrée Lachapelle en répétition dans *La Visite de la vieille dame*.

Lézards qui bougent et le Théâtre Denise-Pelletier présentent

« Ne demande jamais ton chemin à quelqu'un qui le connaît car tu ne pourras t'égarer. »

Koffi Kwahulé
Texte
Kristian Frédrick
Mise en scène

Avec
Daniel Parent
Sébastien Ricard
Stéphane Simard

DÉCORIS COSTUMES :
EMPO BILAL
EN COLLABORATION
AVEC FRANÇOIS
SAINT-AUBIN ET
CHARLES-ANTOINE ROY
ÉCLAIRAGES :
NICOLAS DESGÔTEAUX
SON - LARSEN LUPIN
VIDEO & GRAPHISME :
LE BUREAU OFFICIEL
DRAMATURGIE :
DENIS LAVALOU
CHOREGRAPHE DES
COMBATS :
HUY PHONG DOAN
MAQUILLAGES :
JEAN BÉGIN
ASSISTANCE À LA
MISE EN SCÈNE :
DOUMINA BOUHABEB



« Une pièce à voir et à entendre pour sa beauté noire, pour son texte qui frappe fort et pour la performance des comédiens. Voilà un spectacle qui fait tourner le sang. »
- José Bilodeau,
Guide culturel Radio-Canada

« ... la direction d'acteurs atteint une rigueur et une précision rares. »
- Christian Saint-Pierre, Voir

« Toute l'équipe de Big Shoot frappe un grand coup. Avis aux amateurs de sensations fortes ! »
- Hervé Guay, Le Devoir

SALE
FRED-BARRY

4353, RUE SAINT-CATHERINE EST MONTRÉAL
METRO PAPINEAU DU VAL, AUTOBUS 34
METRO PNE-UX, AUTOBUS 136 SUD
BILLETTERIE : (514) 253-8574
ADMISSION : (514) 790-1245
1(800) 361-4626 - ADMISSION.COM
WWW.DENISE-PELLETIER.QC.CA

DU 6 SEPTEMBRE AU 1ER OCTOBRE 2005
RELACHE DIMANCHE ET LUNDI
19 H 30

« Prêtez-moi une oreille à tentative. »
Sol

À LA DEMANDE GÉNÉRALE
NOUVELLES SUPPLÉMENTAIRES
18 AU 22 OCTOBRE 2005

Le clochard céleste persiste et signe. Un Sol brillant, comme toujours. Intelligent. Provocateur. Critique. Engagé.
Michel Bélaïr - Le Devoir

Le clown est toujours aussi naïf, aussi attachant, aussi brillant dans toute sa candeur.
Johanne Despins - SRC

Sol majeur. On garde le souvenir d'une soirée qui fait bouillir l'esprit.
Dominique Lachance - Journal de Montréal

Sol a été à la hauteur de sa réputation... universel et intemporel... conteur de vérités, docteur à la naïveté, défendeur des petits, des Sol et des sous-sol de la terre.
Jean Beaunoyer - La Presse

Quel plaisir de retrouver Sol sur scène. Sol le clown poète, celui qui sait si bien jongler avec les mots.
Myriam Wojcik - CKAC

Sol vieillit à merveille; il nous fait rire, sourire et réfléchir. Un spectacle brillant.
Daniel Daigault - 98.5 FM

Extraordinaire! Un spectacle bon en mots dits.
Corinne Sorin - Journal Metro

gesù CENTRE DE CREATIVITE
1200, rue de Bleury - Mtl - 514.861.4036
www.admission.com - 514.790.1245 ou 1.800.361.4595

Culture

Festival mondial des arts pour la jeunesse

Un week-end chaud

Des créations, des classiques, des curiosités en tout genre, le week-end sera fort rempli à l'ASSITEJ

MICHEL BÉLAIR

Si vous en êtes encore à vous demander pourquoi tant de gens crient au scandale devant le boycottage des activités culturelles par les enseignants de l'école publique, réservez de grandes plages de votre week-end. La fin de semaine qui vient vous donnera en effet l'occasion de vous rendre compte de la profonde diversité et de la richesse étonnante de l'offre de spectacles destinés aux jeunes publics. Aujourd'hui et demain seulement, on aura le choix entre plus d'une trentaine de représentations de 17 spectacles différents!

Des créations, en tas et en paquets

Plus encore, les spectacles de la fin de semaine se déroulent sous la bannière de la création. À l'exception de *La Cité des loups*, de Louise Bombardier, une production du Théâtre de l'œil qu'on a vue à la Maison Théâtre le printemps dernier, et de *Les Ames sœurs*, de Serge Marois, créée aussi le printemps dernier, tous les spectacles à l'affiche sont des créations. Allons-y dans l'ordre en suivant l'horloge et le calendrier.

Dès 10h aujourd'hui (et demain à la même heure également), le célèbre Puppentheater den Halle nous revient avec *Can you whistle Johanna?*, une production remarquable associant marionnettes à fil traditionnelles et comédiens-manipulateurs. J'ai vu le spectacle à deux reprises à Mélimôme en avril et je n'hésite absolument pas à vous recommander cette histoire touchante et magistralement racontée... même si on le donnera ici en anglais.



IDRA LABRIE

Cargo, à voir à la salle Belvédère du Vieux-Port de Montréal.

Après, les choses se compliquent un peu pour les maniaques qui souhaiteraient tout voir du festival. À 13h, dans la petite salle de l'Usine C, c'est la dernière de *The Little Matchgirl*; il s'agit en fait de l'histoire bien connue de la petite fille aux allumettes racontée de façon bien particulière par l'équipe de Groupe 38 du Danemark, que l'on connaît déjà à la suite des passages de la compagnie aux Coups de théâtre. À 14h, par contre, ça ne va plus: trois spectacles prennent l'affiche. Vous avez le choix entre la dernière représentation de Bekkanko-Oni, le conte musical japonais de la compagnie ELM présentée au Monument-National, et la dernière également, à la Place des Arts cette fois, d'*Harmonie*, la toute récente création du Théâtre de la Dame de cœur qui nous raconte une histoire où l'environnement et le sort de la planète sont remis en question. À peine quinze minutes plus tard, à 14h15 pour être précis,

avec reprise à 16h30 (demain aussi), la salle Belvédère du Vieux-Port de Montréal accueille un spectacle-mystère qui porte le titre de *Cargo*, une coproduction Escales improbables-Théâtre incliné-Rancho-Banjo et le Clan des songes.

Ouf. Nous voilà à 15h et encore là il faudra posséder le don d'ubiquité pour assister en même temps à *Mika, l'enfant pleureur*, au Quat'Sous, la toute dernière création du Théâtre Bouches décousues, et, chez Prospero cette fois, à *Pequeñas historias*, où de bizarres petites marionnettes racontent des histoires en espagnol (reprise demain à la même heure). À 16h, ce sont la dernière de *La Cité des loups* à la Cinquième salle de la PdA, la lecture de *Bashir Lazhar*, le tout récent texte d'Evelyne de la Chenelière au Théâtre d'Aujourd'hui (reprise dimanche à la même heure) et la première de la nouvelle création du Théâtre Motus, *Inussia, la femme-phoque* (avec

reprise demain à la même heure) au Monument-National.

Heureusement, on pourra souffler un peu jusqu'à 19h, où là ça se rebouscule aux portillons. D'abord, la première au TNM des *Illuminations*, un spectacle de la compagnie française Les Petites Heures, d'après le texte de Rimbaud, bien sûr, avec reprise demain à 15h. Puis, *Léon le nul*, une autre coproduction des Bouches décousues (14h dimanche) au TdA, et, pour ceux qui ne l'auraient toujours pas vu, les deux dernières de *Lettres d'amour de 0 à 10* (Usine C, à 15h dimanche aussi), dont j'ai déjà dit tout le bien que j'en pensais. À cela il faut rajouter quatre nouveaux spectacles demain: la première de *Lasagne et Ravioli*, à l'Usine C, 13h; *Encyclopédie de M. Pi*, à 13h30 au Gesù; *Clash!*, une production du Fils d'Hadrien danse (19h, Espace libre), et *Les Ames sœurs*, de Serge Marois, à la Maison de la culture Frontenac à 19h.

Si, après tout cela, vous doutez encore de la pertinence du théâtre jeunes publics, eh bien, vous vous ferez soigner!

Quels jeunes publics?

En terminant, les passionnés réussiront sans doute à réserver aussi quelques heures lundi et mardi pour assister au colloque mis sur pied par la Maison Théâtre dans le cadre du congrès de l'ASSITEJ.

On discutera large, rue Ontario! Centré sur le thème du public, l'événement réunit la plupart des grands intervenants de la planète jeunes publics: *bicoze* l'ASSITEJ, ils seront tous là, ou presque. Lundi et mardi, on se penchera donc sur ces jeunes publics en les découpant en trois volets: la place des publics dans la pratique théâtrale, la «valeur» que l'on accorde à ces publics en se permettant, par exemple, de les priver de toute sortie culturelle et, enfin, comment négocier la place de l'émotion des enfants dans les œuvres que l'on produit.

Alain Grégoire, de la Maison Théâtre, souligne à quel point il est fier d'accueillir cette rencontre dans le cadre de l'ASSITEJ. «Avec les bouleversements que nous connaissons actuellement, précise-t-il, cette rencontre ne pouvait pas mieux s'inscrire dans l'actualité. Ce sont des questions que nous ne pouvons plus éviter de nous poser. Et je trouve intéressant que ce soit des gens du milieu, des spécialistes et des observateurs qui amorcent la réflexion.»

C'est gratuit. Ça se passe à la Maison Théâtre à compter de 9h, lundi, jusqu'à 16h le lendemain. En prime, vous aurez droit à une histoire du théâtre pour jeunes publics au Québec orchestrée par Diane Pavlovic et Martin Faucher. On se renseigne sur le site Internet de la Maison Théâtre (www.Maisontheatre.qc.ca) ou par téléphone au (514) 288-7211.

Le Devoir



ROLLINE LAPORTE

Chutt!, de la compagnie de danse pour jeune public Bouge de là, a été rodé au Théâtre de Baie-Comeau à la mi-septembre.

DANSE

Pour que la magie opère

La culture pétillante en région notamment au Théâtre de Baie-Comeau qui joue un rôle-clé dans sa diffusion

FRÉDÉRIQUE DOYON

Baie-Comeau — C'est une magnifique scène d'envol évoquée par un astucieux jeu d'ombres. Mais voilà que l'image onirique se déforme; derrière le rideau, la danseuse, en suspens entre ciel et terre, s'est écroulée par terre, rompant la magie — et le fil du spectacle... Heureusement, on est encore à 24 heures de la grande première. Ceci n'est qu'une des nombreuses séances de peaufinage du nouveau spectacle pour jeune public *Chutt!*, de la compagnie Bouge de là.

La scène peut sembler banale: le jeu d'essais et d'erreurs ne fait-il pas partie intrinsèque de tout processus de création? Mais elle revêt en fait un caractère exceptionnel, car elle s'inscrit dans le cadre d'une résidence, dont bénéficient encore très peu de compagnies. Normalement, les artistes travaillent dans des studios et ne retrouvent souvent les véritables conditions du spectacle (l'espace scénique, le décor, les éclairages) qu'un ou deux jours avant la première.

Réunis à Baie-Comeau pour une semaine, les danseurs de Bouge de là, après quelques ajustements de la scène d'envol pro-

blématique, retrouvent leurs collègues techniciens, la chorégraphe et la répétitrice autour d'un bon repas plutôt que de se précipiter à la répétition d'un autre spectacle (la réalité actuelle de bien des danseurs). Même le soir venu, leur noyau ne se dissout toujours pas, permettant la symbiose du groupe, essentielle à un spectacle réussi. Pour bien des artistes, la résidence devrait être la norme, alors qu'elle tient presque du rêve...

«Pour un show comme ça [assez technique à cause des jeux d'ombres], c'est nécessaire, commente l'interprète Julie Siméon, qui incarne l'un des personnages du rêve que met en scène *Chutt!*. Parce qu'en studio, ce ne sont pas les vraies conditions.»

«C'est une manière de roder le spectacle, affirme la codirectrice générale de Bouge de là, Ginette Ferland. Il y a un esprit d'échange parce que c'est souvent (surtout en région) la première expérience de danse pour bien du monde — les enfants, les parents, les professeurs, les diffuseurs. On fait un guide pédagogique» qui permet d'approfondir cette discipline encore marginale pour bien des publics.

VOIR PAGE 6: MAGIE

Rencontre franco-québécoise sur la

culture

3, 4 et 5 octobre
Grande Bibliothèque, MontréalPour mieux connaître des initiatives
et des pratiques qui visent à
rapprocher la culture des citoyens.Inscrivez-vous dès maintenant
dans le site Web du ministère de
la Culture et des Communications
www.mcc.gouv.qc.ca

Québec



THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER

Du 23 septembre
au 15 octobre 2005

Jeu et vendredi, 20 h; samedi, 16 h
(Matinées scolaires en semaine 10 h 30 et
13 h 30, à partir du 21 septembre)

On croyait que la guerre était finie

UNITY,
MIL NEUF CENT DIX-HUIT

De Kevin Kerr | Traduction Paul Lefebvre | Mise en scène Claude Poissant | Théâtre PàP

Avec GARY BOUDREAU, MIREILLE BRULLEMANS, SOPHIE CADIEUX, ALEXANDRE FRENETTE, ÉRIKA GAGNON,
STEVE LAPLANTE, JEAN-SÉBASTIEN LAVOIE, EVELYNE ROMPRÉ, KARINE SAINT-ARNAUD, JENNIE-ANNE WALKER
Concepteurs et collaborateurs JEAN GAUDREAU, SIMON GUILBAULT, MARC SÉNÉCAL, MARTIN LABRECQUE, ANGELO BARSETTI, YVES MORIN,
SUZANNE TRÉPANIÉ, PHILIPPE POINTARD, CATHERINE LA FRIÈRE

TDP SAISON 2005-2006

www.denise-pelletier.qc.ca

Admission
514 790-1245
1 800 381-4595
admission.com

BILLETTERIE
(514) 253-8974

4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal (Québec) H1V 1Y2
☐ Papineau ou Vau, autobus 34 ☐ Pie-IX, autobus 139 Sud

Louis Lortie & Hélène Mercier

6 octobre :
Salle Odyssee
Gatineau
819.243.2525

7 octobre :
Église de Berthierville
présenté par
Le Centre culturel de Joliette
450.759.6202 et Admission

Louis Lortie

11 octobre :
Salle Maurice-O'Bready
Sherbrooke
819.820.1000 et Admission

13 octobre :
Salle J.-Antonio Thompson
Trois-Rivières
819.380.9797 ou 1.866.416.9797

15 octobre :
Auditorium Dufour
Chicoutimi
418.549.3910

Louis Lortie
Tournée automne 2005

Culture et Communications Québec

Patrimoine canadien Canadian Heritage

**FESTIVAL MONTRÉAL
MONDIAL 20-30 SEPT.
DES ARTS 2005**
POUR LA JEUNESSE ASSITEJ International
WWW.MONTREAL-2005.COM



Quatre des 36 spectacles de la programmation officielle

BEKKANKO-ONI

(L'OGRE GENTIL DU PAYS DU SOLEIL LEVANT)

Une création de
Theatre Company ELM (Japon)

21-24 septembre 2005
MONUMENT-NATIONAL



HARMONIE

Une création de
Théâtre de la Dame de Cœur

22-24 septembre 2005
THÉÂTRE MAISONNEUVE
PLACE DES ARTS



Théâtre Maisonneuve Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245

OBJETÉ

Une création de
The Cosmic Bicycle Theatre (États-Unis)

26-28 septembre 2005
ESPACE LIBRE



TYP0

Une création de
Théâtre T & Cie

26-28 septembre 2005
LA TOHU



billetterie
Articulée

514 844-2172
1 866 844-2172

Photos: © Lars Peter Riis, Theatre Company ELM, Richard Blackburn, Rex Huang, Théâtre T & Cie



• Culture •

MAGIE

SUITE DE LA PAGE E 4

Car la résidence ne constitue pas qu'une étape de création pour la troupe. Elle s'arrime toujours à des activités de développement de la discipline. Entre deux séances de répétition, Hélène Langevin reçoit un groupe d'élèves du secondaire qu'elle initie aux rudiments du théâtre d'ombre. La chimie opère tellement que plusieurs jeunes viendront assister à la première le soir même. «*Ça engendre des déliés de voir la magie du théâtre derrière la scène*», corrobore la chorégraphe.

Le rôle mésestimé des diffuseurs

Les résidences mettent aussi en relief l'importance du travail des diffuseurs (conjointement avec celui des compagnies) dans le paysage du spectacle vivant — de la danse en particulier. On parle beaucoup des créateurs et de leurs œuvres, mais jamais des structures qui les accueillent, qui donnent à voir ces œuvres. En région surtout, les diffuseurs apportent littéralement la culture aux gens.

«*Il y a une mauvaise perception du milieu de la diffusion*, déplore Denise Arsenaault, directrice du Théâtre de Baie-Comeau et présidente de RIDEAU (Réseau indépendant des diffuseurs d'événements artistiques unis). *On pense souvent qu'un diffuseur pluridisciplinaire ne fait pas de direction artistique.*»

Or la programmation qu'elle orchestre, qui n'a rien à envier à celle des théâtres de la métropole, indique tout le contraire. Le Théâtre de Baie-Comeau, avec ses 800 places, amorce sa 14^e saison. Il est occupé 285 soirs par année. «*Nous sommes le seul diffuseur classé A au Québec, sur 106 évalués*», déclare fièrement, mais sans une once de prétention, la dynamique directrice, qui s'apprête également à dévoiler la première politique culturelle de la Ville et qui planche sur l'établissement d'une nouvelle salle de 200 places.

À l'instar du théâtre Centennial, à Lennoxville, et de la salle Pauline-Julien, à Sainte-Geneviève, l'équipe de Baie-Comeau est devenue un acteur-clé du développement des arts vivants en région et particulière-

ment de la danse, qui vient en seconde place, derrière le théâtre, dans l'échelle des priorités.

Cet investissement corps et âme dans la danse dérive d'une part de la complicité entre les diffuseurs du réseau, mais surtout du programme La Danse sur les routes, lancé par le Regroupement québécois de la danse en 1997, qui fournit les moyens financiers et pédagogiques pour que la danse vive se fasse aimer hors des grands centres. Ce faisant, La Danse sur les routes a mis en place toute une infrastructure qui sert aussi aux autres disciplines.

«*Les théâtres [qui adhèrent au programme] ont l'obligation d'embaucher un agent de développement*, explique Paule Beaudry, directrice du programme. *Les outils qu'ils viennent chercher à La Danse sur les routes (conférences, ateliers pour les jeunes), ils les transportent dans le reste de leur travail.*»

Une quinzaine de diffuseurs sont inscrits. Ils doivent produire grosso modo trois spectacles de danse dans la saison, en échange de ces outils. «*Le fait qu'ils soutiennent trois spectacles fait en sorte que j'en programme sept par année*», indique Mme Arsenaault, visiblement séduite par cette forme artistique. Elle met sur pied des résidences autant qu'elle peut le faire, mais la visite de Bouge de là n'est que la seconde pour laquelle elle reçoit un soutien financier.

«*C'est vers ce genre de dynamique qu'on veut aller*», indique Mme Beaudry, qui veut encourager la réciprocité que permettent les résidences. Ces dernières ont un impact «*évident*», selon elle, sur la vie du spectacle en découlant et constituent un excellent outil pour faire connaître la danse. Seulement, ça ne fait pas longtemps qu'il y a des programmes incitatifs et les fonds s'avèrent plutôt minces chez ceux qui existent.

Mais Mme Beaudry demeure optimiste. En plus de huit ans, La Danse sur la route a fait ses preuves, générant annuellement 320 000 \$ de revenus directs pour les compagnies et soutenant plus de 350 représentations, qui ont permis d'éveiller à la danse des centaines de milliers de Québécois.

Le Devoir



ROLLINE LAPORTE

Bouge de là promet de douces frayeurs avec *Chutti!*

DANSE D DANSE

« UNE ODE À LA VIE. »
LE NOUVEL OBSERVATEUR

Le chorégraphe français est enfin de retour à Montréal. Avec 24 danseurs de 7 à 77 ans.

Abonnements encore disponibles

CCNG

Centre Chorégraphique National de Grenoble

Jean-Claude Gallotta

Trois Générations

29, 30 sept., 1 oct. 2005 - 20 h • Théâtre Maisonneuve

(514) 842-2112

Conseil des arts et des lettres Québec

Patrimoine canadien

www.dansedanse.net



PHOTOS GUY DELAHAYE

Trois groupes d'interprètes exécutent successivement la même chorégraphie, sous le même éclairage.

L'insoutenable fugacité de la danse

Le retour du Groupe Émile-Dubois avec Trois générations

FRÉDÉRIQUE DOYON

Un geste se charge-t-il du même sens lorsqu'il est interprété par des personnes différentes, à des âges distincts? Y a-t-il une substance propre au mouvement, en dehors du corps qui le porte? Y a-t-il un âge pour danser? Ces questions ont guidé la création de *Trois générations*, du chorégraphe français Jean-Claude Gallotta, du Groupe Émile-Dubois.

C'est lui qui avait séduit le public montréalais dans les années 80, notamment avec *Mamame*, sacré Prix du public de l'édition 1987 du Festival international de nouvelle danse. Fort de ce souvenir indélébile — *Mamame Montréal* avait créé un précédent, perpétué dans d'autres villes par la suite — le chorégraphe revient dans la métropole québécoise cette semaine, à l'invitation de Danse Danse, avec une nouvelle pièce au procédé aussi désarmant de simplicité que révélateur de l'essence même du geste dansé.

Trois groupes d'interprètes — huit sont âgés de 8 à 12 ans, huit autres touchant la soixantaine et huit danseurs professionnels de la compagnie — exécutent successivement la même chorégraphie, sous le même éclairage, chaque fois précédée d'un court extrait du film *Miracolo a Milano*, de Vittorio de Sica. Le spectateur assiste ainsi à trois temps de la danse — et de la vie.

Car, à l'instar de la vie qui bien souvent nous échappe, la danse est de nature essentiellement éphémère. Elle vit le temps de sa mise en scène. «*C'est pas dans les mémoires de revoir plusieurs fois la même danse, contrairement à la musique, par exemple, alors je me disais que ce serait intéressant de voir comment une écriture [chorégraphique] rentre dans le spectateur qui la voit*



La structure de l'œuvre est apparue en songe au chorégraphe et, chose inhabituelle, a dicté le contenu de la création.

trois fois», confie le chorégraphe en entrevue au *Devoir*.

La pièce s'annonce comme un concentré pur jus du travail de Gallotta, qui aime toucher l'humain derrière la technique et pour qui il n'y a pas d'âge pour danser. En ce sens, *Trois générations* partage l'esprit de *Mamame*, selon le chorégraphe. «*On a retrouvé cette origine simple, le dépouillement des scènes, le fait de montrer les gens dans leur naturel*», explique-t-il.

Il reconnaît toutefois que son dernier opus, moins ludique et moins fou, est bâti sur un concept autrement rigoureux, comme s'il s'agissait d'une démonstration ou

d'un exercice de style. «*C'est une sorte de théorème*, admet-il. *Moi qui mélange souvent les générations, là il s'agissait vraiment de définir trois générations bien séparées.*» La structure de l'œuvre est apparue en songe au chorégraphe et, chose inhabituelle, a dicté le contenu de la création.

«*Le propos épouse la structure; on raconte comment le geste voyage d'un corps à l'autre, d'un âge à l'autre*», commente Claude-Henri Buffard, qui a collaboré au processus de création à titre de dramaturge — l'alter ego de Gallotta.

Mais l'essence de l'œuvre se trouve évidemment ailleurs que

dans la méthode. «*Au départ, je croyais que ça allait ennuyer tout le monde, mais je m'aperçois que ça touche les gens*, rapporte Jean-Claude Gallotta. *Le fait de voir les trois [âges] à la suite, ça crée comme un suspense de la vie, dont on ne se rend pas compte sur papier mais qu'on ressent bien sur le plateau.*»

Derrière l'apparente démonstration technique se profile aussi un enjeu plus fondamental. «*Il y a aussi un acte politique pour dire ce qu'on est au fond*, philosophe M. Gallotta. *Peut-on être trop jeune ou trop vieux pour travailler, pour fonder une famille, pour être plus libre? Et pour danser aussi...*»

La concrétisation de cette proposition au premier abord toute simple a aussi surpris les créateurs du spectacle. «*Au résultat final, ce n'était pas ce qu'on pensait*», raconte le dramaturge, qui s'attendait avec le chorégraphe à des mouvements gauches, inachevés, édulcorés de la part des jeunes. Or la naïveté anticipée a plutôt cédé la place à une danse assurée et entière, qui se vaut en elle-même. On craignait aussi qu'apparaisse un écart marqué entre les adultes professionnels du GED et les plus âgés, que ceux-ci se retrouvent dévalorisés après la performance à haute voltige de ceux-là. Or ces corps des «*anciens*», comme l'équipe artistique se plaît à les appeler, «*portent une émotion, du vécu qui compensent largement la qualité technique plus faible*, fait valoir M. Buffard. *Tellement que beaucoup de gens gardent surtout en mémoire cette troisième génération.*»

À voir ainsi la même danse livrée trois fois, peut-on saisir une substance propre au geste en dehors du corps qui le porte? «*Il y a toujours cette contradiction, de croire à la fois en quelque chose d'un peu mystique, un dépassement, et en même temps de toujours rester humble et modeste, que finalement les choses sont très simples, qu'un geste demeure un geste, qu'un autre peut le remplacer*», répond le chorégraphe.

Et cette contradiction se rapproche étrangement de la vie elle-même, fugitive comme la danse, qu'on essaie de transcender tout en appréciant sa quotidienneté, son insoutenable légèreté. Ce parallèle est aussi évoqué admirablement dans un texte signé par le dramaturge et inclus dans le dossier de presse, qui résume à lui seul l'essence du spectacle.

«*C'est son essence, et son charme, le geste est volatile. Répété mille fois, mille fois il s'évapore. L'original, le geste initial, celui auquel un danseur a fait fendre l'air pour la première fois, n'est pas consigné. Nulle part. Il n'existe pas. Une photo, une vidéo, une méthode de transcription ne sont que des traces. Alors la danse recommence, avec les mêmes, avec d'autres, sans qu'on sache vraiment si elle cherche à déjouer l'éphémère ou à l'entretenir. Tandis qu'elle s'obstine à tirer son apothéose de cette fragilité même, ne tente-t-elle pas, concomitamment, à corps perdu, de créer sa petite "entreprise de construction de durée"?*»

Le Devoir

TROIS GÉNÉRATIONS
De Jean-Claude Gallotta, le 27 septembre au Grand Théâtre de Québec, du 29 septembre au 1^{er} octobre au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts et le 5 octobre au Centre national des arts d'Ottawa.

PLAY IT AGAIN!

5 AU 8 + 12 AU 15 OCTOBRE / 20 H

CHORÉGRAPHIE DANIELÉ DESNOYERS
LE Carré des Lombes

MUSIQUE JEAN-FRANÇOIS LAPORTE
AVEC SOPHIE CORRIVEAU
ANNESRUCE FALCONER
PIERRE LECOIRS
KEN ROY
SIÓNED WATKINS
ET LE MUSICIEN MARTIN QUELLET

PHOTO / LUC SÉNÉCAL

AGORA DE LA DANSE

840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM 514.525.1500

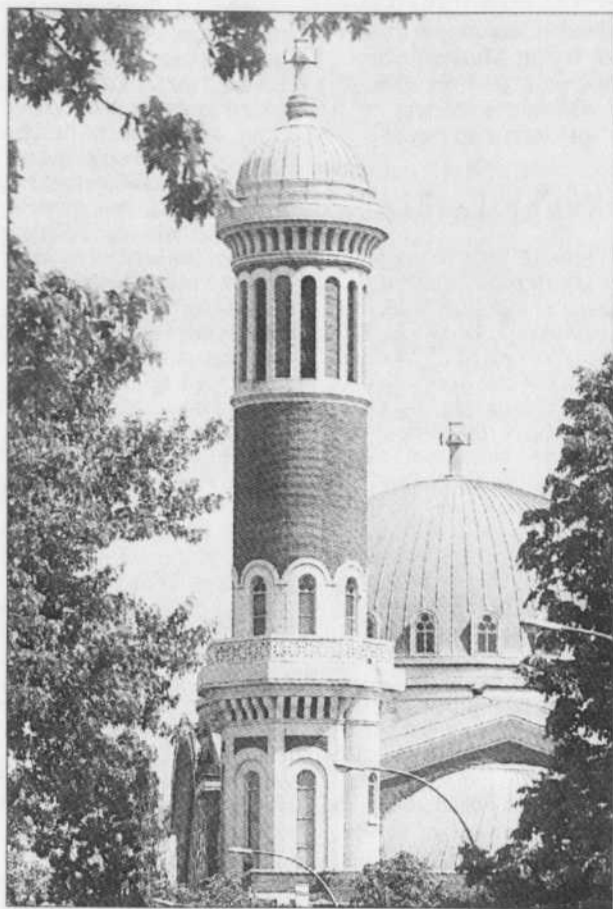
LE DEVOIR

DANSE D DANSE

• Culture •

Requiem pour les lieux de culte

Qu'en est-il finalement du sacré et des lieux de la transcendance dans une époque sécularisée à l'extrême?



L'église St. Michael's, à Montréal.

STÉPHANE BAILLARGEON

Même vide, une église conserve son inentamable capacité d'évocation d'une espérance qui transcende tout, le temps comme l'espace, la culture, la vie et la mort.

Le récent et très magnifique film *La Neuvaïne*, de Bernard Emond, en fait la preuve avec plusieurs scènes tournées à Sainte-Anne-de-Beaupré, dans un temple quasi déserté par ses fidèles, où un jeune homme vient entamer neuf jours de prière pour sauver sa grand-mère malade. La visite de la médecin Jeanne, athée avouée, naufragée de l'existence en lutte avec sa désespérance, célèbre aussi la magnificence comme les vertus consolatrices de l'archaïque sanctuaire de recueillement.

Ce génie du lieu a hanté plusieurs réflexions entendues cette semaine à Montréal, lors des travaux de la Commission parlementaire sur la culture portant sur le patrimoine religieux. L'ancien Tibet judéo-chrétien compte des milliers d'édifices religieux, dont une bonne part devront être «recyclés» au cours des prochaines décennies. Les églises, les temples protestants et les synagogues ne sont-ils vraiment que des édifices comme les autres? Peut-on convertir leur vocation et conserver leur aura? Qu'en est-il finalement du sacré et des lieux de la transcendance dans une époque sécularisée à l'extrême?

L'Assemblée des évêques du Québec a plongé au cœur du problème dans son propre mémoire défendu mardi. «Certes, se détacher de biens religieux, même de peu de valeur patrimoniale, est un déchirement, car ils sont des témoignages de foi chrétienne», dit le texte. Nous proposons des types de projets, avec le désir de protéger la dimension sacrée des biens religieux. Comme l'a écrit le philosophe Hans-Georg Gadamer, «toute irruption dans un monde protégé par le sacré est en quelque sorte destructrice d'une œuvre d'art religieux; celle-ci est coupée de ses racines, si elle est désacralisée. Sans doute, le sacré peut avoir été jadis omniprésent au Québec, mais une véritable sécularisation demeure respectueuse d'une culture, où le sacré continue d'avoir sa place, car il fait partie de la vie et de l'histoire de tout être humain, ainsi que de toute collectivité. Une œuvre d'art religieux, même dans un musée, risque de perdre de sa valeur, dès qu'elle a été déplacée du lieu pour lequel elle a été conçue.»

La perspective épiscopale fait écho à celle esquissée par Catherine Doucet, membre de la Société historique de Montréal, dans un mémoire qui a été déposé auprès de la Commission mais qui n'a pas été défendu en audition. Pour elle aussi, le «recyclage» des lieux sacrés pose des problèmes fondamentaux, existentiels, que la stricte perspective économique ou immobilière ne respecte pas.

«Les églises représentent le soin que les hommes ont pris pour justifier ontologiquement leur façon d'habiter le monde», écrit-elle dans une version remaniée envoyée au Devoir. [...] Ce n'est pas parce que la religion officielle se retire de ses principaux temples que ceux-ci perdent la dignité de leur stature (c'est plutôt l'inverse). Leur réalité ne se résume pas à un conglomérat de matière inerte, non,

la substance dont ils sont faits est illuminée, transfigurée par l'évocation, cette faculté humaine qui permet de lier les idées et les choses. En fait, c'est cela qui rend les églises anciennes si dérangeantes. C'est pour cela que les autorités les cèdent prioritairement et davantagelement à des entreprises qui en détourneront la signification. Derrière la justification monétaire, il y a une haine qui s'exprime. La haine d'un régime pour toute référence autre que lui-même. Un mode de pensée qui fustige toute notion d'absolu, mais qui est incapable d'objectiver l'enchaînement de ses propres a priori et qui semble ignorer les ramifications de son propre psychisme.»

Les croyances

Pour beaucoup d'observateurs de l'histoire et des sociétés, la croyance demeure une donnée constitutive de l'humanité, au même titre que la raison ou le langage. L'historien et sociologue Fernand Dumont, profondément croyant, demeurait assuré de l'indéfectible survie du croire, malgré notre tendance actuelle à «bricoler des objets de désir» et à «monnayer le sacré de tant de manières qu'elle a du mal à l'apprivoiser». Dans Le

Lieu de l'homme, il écrivait que «la culture est ce dans quoi l'homme est un être historique et ce par quoi son histoire tâche d'avoir un sens». Dans *Une foi partagée* (Bellarmin, 1996), son tout dernier ouvrage, il rajoutait qu'«il n'y a pas de conscience sans rapport à une transcendance». Il y prenait d'ailleurs acte de l'euthanasie de Dieu comme réalité centrale de notre époque, comme d'autres ont parlé de transcendance noire. «Son absence nous hante d'une manière plus intense que sa présence autrefois», observait-il.

C'est aussi une leçon de l'œuvre de Bernard Emond: l'église est là, pleine de certitude pour le croyant et en même temps remplie d'un mystère inaccessible pour l'incroyant qui y trouve pourtant refuge. Des critiques ont affirmé que ce film témoigne d'une nouvelle volonté des Québécois francophones de se réconcilier sinon avec une partie de leur passé religieux, du moins avec le nécessaire rapport au sens, à un autre état.

Beaucoup de propositions formulées devant les parlementaires ont confirmé cette probable mutation vers une société plus en paix avec ses origines et surtout moins obsédée par l'image honteuse d'un ancien groupe de ouaouarons de bénitier. L'appel répété *ad nauseam* pour un sauvetage de ce patrimoine en témoigne. L'idée de nationaliser les églises et leur contenu dénote un nouveau souci collectif pour cet héritage, qu'il s'agirait de respecter pour ses qualités sinon transcendantes, du moins mémorielles et esthétiques.

L'Etat acceptera-t-il de jouer ce jeu d'arbitre et de grand protecteur? La Commission sur la culture marque un certain intérêt. Seulement, l'exercice suit de loin la vaste enquête du groupe-conseil, dirigée au début de la décennie par Roland Arpin, qui recommandait déjà l'adoption d'une grande loi sur le patrimoine. Pire, la démarche se fait pendant que plusieurs projets réels menacent des complexes religieux. Mais bon, les défenseurs du patrimoine entendus cette semaine ne semblent



SOURCE: FILMS AMÉRIQUE

Scène du film *La Neuvaïne* tournée à la basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré.

pas désespérer de voir Québec agir bientôt, ne serait-ce que pour imposer un moratoire sur la vente des églises. Comme le dit un des personnages de *La Neuvaïne*, le bien se fait plus assurément quand on entre dans l'espérance...

Le Devoir

mai

MAI (Montréal, arts interculturels)
3680, rue Jeanne-Mance T 514 982-3386 info@m-a-i.qc.ca www.m-a-i.qc.ca

FESTIVAL POP MONTRÉAL

Du 29 septembre au 2 octobre

15 \$ / 12 \$

Conférence et ateliers

POP AND POLITICS

1 et 2 octobre, de 11h à 18h

Entrée gratuite

Merci à Patrimoine canadien, au NCCO et à Georges Lacom, opérateur.

Montréal LE DEVOIR

OM

Orchestre

Métropolitain

du Grand Montréal

Yannick Nézet-Séguin

25ans

PRÉSENTÉ PAR

Financière Sun Life

MAHLER, Grandiose

YANNICK NÉZET-SÉGUIN, chef

FRANÇOIS PARIS, LA CHAIR DE L'AUBE

GUSTAV MAHLER, SYMPHONIE N° 9 EN RÉ MAJEUR

LE VENDREDI 30 SEPTEMBRE, 19 H 30, ÉGLISE SAINT-JEAN BAPTISTE

CONFÉRENCE PRÉCONCERT GRATUITE, 18 H 30

LE DEVOIR

Abonnez-vous! (514) 598-0870 orchestremetropolitain.com

IDA HAENDEL
EN RÉCITALAvec le pianiste
WALTER DELAHUNT

MARDI 11 OCTOBRE, 20H

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

Une des plus remarquables
violonistes de notre époque!

Programme:
MOZART, Sonate en mi mineur
BACH, Chaconne
BRAHMS, Danses hongroises
BARTOK, Danses roumaines
FRANCK, Sonate en la majeur
WIENIAWSKI, Polonaise brillante

Soirée bénéficiaire pour la
Fondation Music in Me

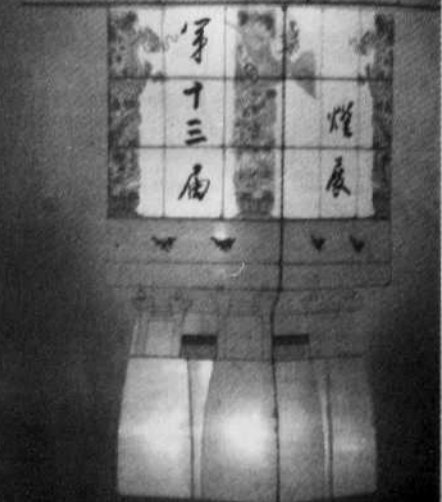
«Une inspiration
pleine de fraîcheur
et de jeunesse
anime tout ce que
Haendel touche»
-Richard Dyer, Boston Globe

Théâtre Maisonneuve Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790 1245

JARDIN BOTANIQUE
DE MONTRÉAL

UN MUSÉE NATURE MONTRÉAL

800 lanternes chinoises
1 tradition millénaire
0 passeport



La Magie des lanternes
Au royaume des oiseaux

Jardin de Chine

9 septembre au 31 octobre de 9 h à 21 h

Renseignements : 514 872-1400

www.ville.montreal.qc.ca/jardin

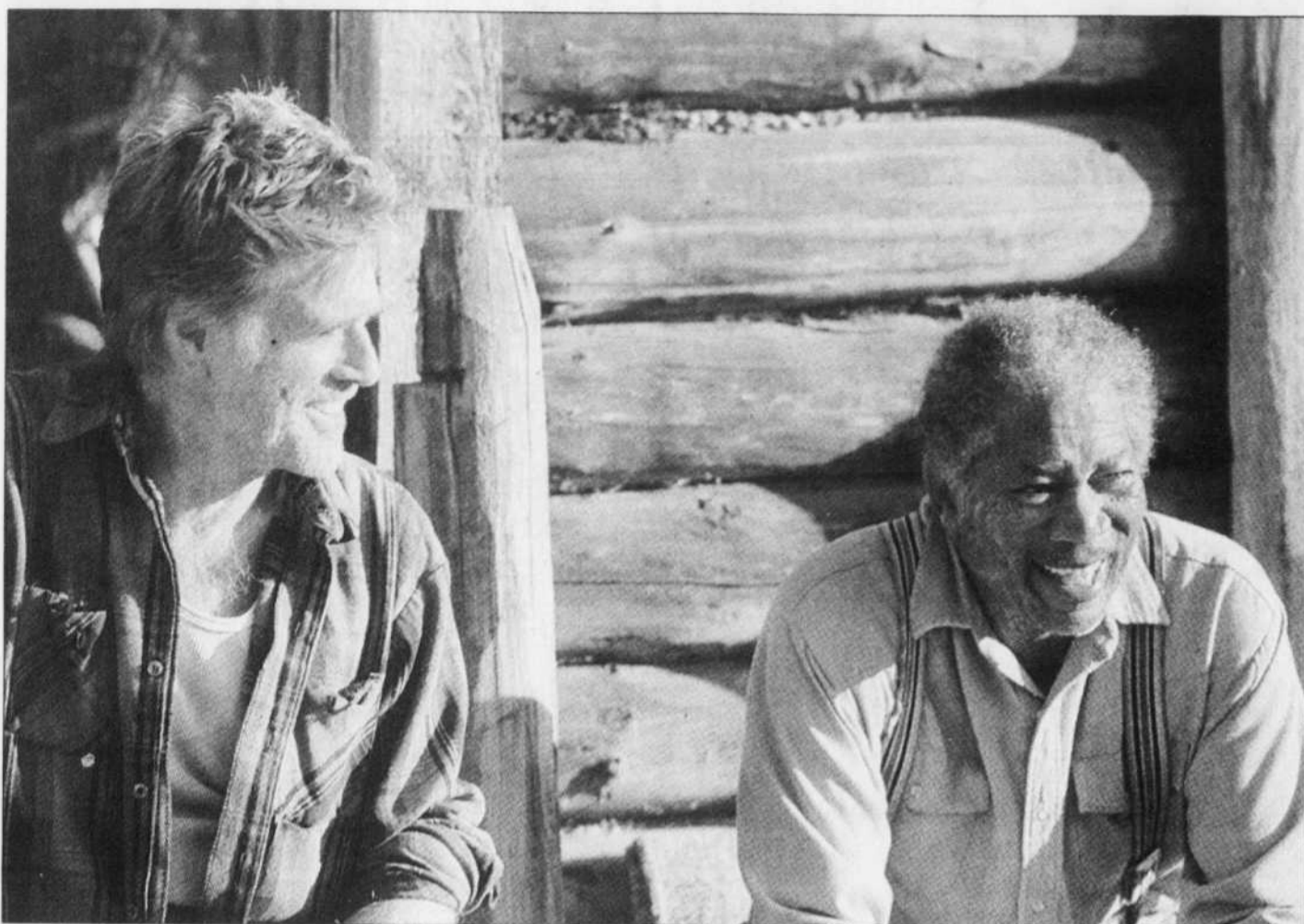
Partenaire officiel

CLARICA

Montréal

Fondation

Cinéma



Lasse Hallström a réuni une éclatante distribution dominée par Robert Redford et Morgan Freeman.

SOURCE ALLIANCE VIVAFILM

Un film inabouti

AN UNFINISHED LIFE
(V.F.: UNE VIE INACHEVÉE)
Réalisation: Lasse Hallström.
Scénario: Mark et Virginia Spragg. Avec Robert Redford, Morgan Freeman, Jennifer Lopez, Josh Lucas. Image: Oliver Stapleton. Montage: Andrew Mondschein. Musique: Deborah Lurie. États-Unis, 2005, 107 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Jadis cinéaste sentimental (j'avoue avoir versé quelques larmes devant *The Cider House Rules*), Lasse Hallström apparaît

empêtré dans son pendant malsain, la mièvrerie. C'était déjà visible dans *Chocolat* et *The Shipping News*; la chose se confirme dans *An Unfinished Life*, un dernier vestige du royaume Miramax, le studio des tyranniques frères Weinstein aujourd'hui bazarde.

On imagine que c'est la force de persuasion du réalisateur d'origine suédoise qui a su réunir cette éclatante distribution dominée par Robert Redford et Morgan Freeman, et non ce scénario signé Mark et Virginia Spragg, où les symboles sont aussi imposants que les montages qui ceinturent le ranch de l'acariâtre Einar Gilkysen. Celui-ci affiche les traits d'un Redford acceptant enfin son âge

et l'implacable passage du temps sur son visage de séducteur. Et depuis la sortie américaine de ce film qui traînait sur les tablettes, les comparaisons avec Clint Eastwood se multiplient, peut-être à cause de leur aura de star d'une autre époque, sûrement parce qu'ils sont meilleurs en compagnie d'un acteur d'exception comme Freeman.

Les deux hommes, amis depuis toujours, vivent au rythme de la nature mais surtout à celui des doses de morphine dont Mitch (Freeman) a besoin pour calmer ses souffrances après avoir été attaqué par un ours un an plus tôt. Einar, avec ses allures de misanthrope, se referme davantage à l'arrivée de son ancienne belle-fille, Jean (Jennifer Lopez, acceptable quand on sait qu'elle peut faire pire), battue par son amant du moment.

Depuis la mort de son fils dans un accident de voiture, dont Einar rejette l'entière responsabilité sur Jean, les ponts étaient coupés, au point de ne pas savoir qu'il était le grand-père d'une fillette de 11 ans, Griff (Becca Gardner). Jean sait qu'elle n'est pas la bienvenue, mais Einar est son seul recours. S'attirant la sympathie du shérif de l'endroit (Josh Lucas), elle n'est toutefois pas au bout de ses misères.

An Unfinished Life évoque le souvenir de la vie fauchée d'un homme dans la force de l'âge et dont la cruelle absence se fait sentir au point d'empoisonner encore l'existence de ceux qui lui ont survécu. Le titre signifie également que chacun d'eux

s'apprête à rassembler les derniers morceaux de son existence éparpillée, symbolisée par ce ranch à l'abandon au milieu de la beauté envahissante (la Colombie-Britannique maquillée en Wyoming). Pour ceux qui n'auraient pas compris l'enjeu véritable de ce récit de rédemption, l'ours, qu'Einar aurait bien voulu liquider avant que le shérif ne le capture, sert surtout de (grosse) métaphore, celle de l'enfermement psychologique, voire du douloureux dressage de nos démons intérieurs...

Et, à l'image de cet animal encombrant, la patte de Lasse Hallström se fait ici très lourde, d'autant plus que les récriminations des personnages sont si fortes qu'elles ne peuvent que s'atténuer au fur et à mesure qu'ils s'appriivoient. Ce territoire psychologique a cent fois été ratissé et *An Unfinished Life* n'explore aucun nouveau jardin secret. On ose même croire, tout comme la trop sage Griff qui n'arrive pas à dissimuler sa curiosité, que les personnages de Freeman et Redford furent un jour amants!

Cette étonnante analyse de leurs rapports purement amicaux, par ailleurs d'une tendresse édifiante pour les féministes désabusées, tranche avec le conformisme et les prétentions inabouties du plus récent film d'un cinéaste, celui de *Ma vie de chien* et de *What's Eating Gilbert Grape?*, dont on espérait jadis beaucoup. Et sûrement pas quelque chose comme *An Unfinished Life*.

Collaborateur du Devoir

Le saint François de San Francisco

THE WILD PARROTS OF TELEGRAPH HILL

Réalisation, montage et image: Judy Irving. Musique: Chris Michie. États-Unis, 2005, 83 minutes (v.o. ang. au Cinéma du Parc).

ANDRÉ LAVOIE

La cinéaste Judy Irving s'intéresse depuis longtemps à l'écologie et aux questions environnementales. Dans *The Wild Parrots of Telegraph Hill*, elle observe non pas une mais bien deux espèces d'oiseau rare: des perroquets sauvages qui, contre toute évidence, se sont adaptés au climat pas très tropical de San Francisco, ainsi qu'un poète du quotidien sans domicile fixe qui, à l'apogée du règne des *beatniks* en Californie, aurait sûrement siégé à la gauche de Jack Kerouac.

Que des excentriques comme Mark Bittner — l'homme réfute, sans conviction, le qualificatif... — existent encore dans cette ville prouve que le vent de la droite n'a pas tout balayé sur son passage. Dans sa Seattle natale, il croyait, adolescent, qu'il était destiné à devenir un grand musicien ou un romancier célèbre. Après avoir voyagé aux quatre coins du monde, il s'est établi à San Francisco et, depuis plus de 25 ans, il vit dans les rues, au hasard, travaillant peu, lisant beaucoup, fier de chérir ce qu'il considère comme le bien le plus précieux qui soit du temps. Et toutes ses heures de liberté, il les consacre à contempler la beauté du monde, le sien, et surtout à prendre le plus grand soin d'une colonie de perroquets sauvages ayant élu domicile dans les boisés du quartier de Telegraph Hill.

Abandonnés par leurs propriétaires, enfuis de navires en provenance d'Amérique du Sud, échappés des cages étouffantes des animaleries de la ville: bien des légendes urbaines courent sur leur présence à San Francisco. Mark Bittner a bien sa petite idée mais, d'abord et avant tout, il se préoccupe du bien-être de ces 45 belles

bêtes colorées et parfois capricieuses, les nourrissant quotidiennement, les soignant au besoin, leur donnant à tous un nom, tel Picasso, Sophie ou Mingus. Car il les distingue parfaitement, en plus de nous donner un profil psychologique assez précis de chacun d'eux... Est-il un employé municipal ou encore un écologiste idéaliste soutenu par une quelconque fondation? Sans un sou, et surtout sans rien attendre en retour, vivant dans une maisonnette délabrée au pied d'une résidence luxueuse dont les riches résidents acceptent sans mal, et gratuitement, sa présence, Mark Bittner fut vite baptisé le saint François de San Francisco.

La présence de ces oiseaux au cri parfois insupportable — autre motif d'abandon de certains propriétaires... — apparaît bien sûr comme un sujet en soi, digne du plus appliqué des documentaires animaliers. Mais *The Wild Parrots of Telegraph Hill* constitue d'abord un hommage à la bonté, totalement désintéressée, d'un être qui passe, aux yeux de certains, pour un illuminé. Avec sa longue crinière — qu'il coupera le jour où il rencontrera l'âme sœur —, sa voix de velours et son allure décontractée, Mark Bittner attire la sympathie de ses concitoyens, et, lorsqu'il devra quitter son nid douillet pour des raisons de rénovations majeures, ce départ prendra même une dimension internationale, alors que se multiplient les appels à la sauvegarde de cette colonie de perroquets. Si Bittner n'est plus là pour jouer à l'ange gardien, qu'advient-il d'eux?

On ne cesse de s'émouvoir devant *L'Homme qui plantait des arbres*, de Frédéric Back, mais il est rassurant de savoir que, à notre époque et à jamais fixé sur pellicule film (et non sur vidéo, ce qui rehausse le charme du documentaire), un homme solitaire et matériellement démuné peut lui aussi changer la face du monde... en commençant par son quartier. Et la compagnie des oiseaux, doublée de celle des livres, en a fait un être d'exception.

Collaborateur du Devoir



SOURCE MONGREL MEDIA

Mark Bittner, dit le saint François de San Francisco.

SAISON 2005-2006

LES BORAÉDES

Saison 2005-2006
Francis Colpron - directeur artistique

JEUDI 29 SEPTEMBRE 2005 — 20H
Harmonious Consort
Musique anglaise du XVIIe siècle pour voix et consorts de flûtes et de violes avec Laura Pudwell, soprano



JEUDI 10 NOVEMBRE 2005 — 20H
Al Rovescio
Musique italienne baroque et contemporaine avec Francis Colpron aux flûtes à bec et traversière

MARDI 29 NOVEMBRE 2005 — 17H30
Offrande musicale
Le chef-d'œuvre de Jean-Sébastien Bach En collaboration avec le Festival Bach de Montréal

JEUDI 30 MARS 2006 — 20H
Haydn intime
Trios et quatuors de Joseph Haydn avec Marc Destrubé, violon

JEUDI 4 MAI 2006 — 20H
Bach à l'orchestre
Ouverture n° 2, sinfonias et concertos divers

Tous les concerts ont lieu à la Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours 400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal
Info-Boréades: 514.634.1244 • www.boreades.com

AIR CANADA

LE DEVOIR

Ovari

LA LISTE

MUSIQUE

Québec

musicaction

Canada

JEUNESSES MUSICALES CANADA

www.jeunessesmusicales.com

DES DIMANCHES EN MUSIQUE LA MUSIQUE, C'EST DE FAMILLE!



25 SEPTEMBRE 11H - 13H 30
TOUS POUR UN ET UN POUR TOUS! QUATUOR THALIE
Concerts animés et théâtraux

DES SAMEDIS EN COMPAGNIE DES PLUS AUDACIEUX VIRTUOSES DE LA RELÈVÉ LA MUSIQUE SUR UN PLATEAU

8 OCTOBRE 20H - PIANO MAGNIFICO!
SERGEÏ SALOV,
Premier grand prix du Concours Musical International de Montréal — Piano 2004



CONFÉRENCES SUR LES CASTRATS AVEC FRANÇOIS FILIATRAULT HISTOIRE SOCIALE ET MUSICALE



16 OCTOBRE 15H
DES EUNUQUES D'ORIENT AUX CASTRATS DE LA SIXTINE
LA « FABRICATION » DES CASTRATS: OPÉRATION ET FORMATION

UNE SALLE DE CONCERTS À DÉCOUVRIR
RÉSERVEZ VOS PLACES!

MAISON DES JMC
305, AV. DU MONT-ROYAL EST, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2T 1P8
TÉLÉPHONE: (514) 845-4108, poste 221 info@jeunessesmusicales.com

NOUVEL ENSEMBLE MODERNE

sous la direction de Laraine en l'honneur

LUNDI
03
OCTOBRE
cinéma / concert

À PROPOS DE NICE,
JEAN VIGO
+
FRANÇOIS PARIS

FILM (1930) DE JEAN VIGO
MUSIQUE DE FRANÇOIS PARIS (FRANCE)
THÉÂTRE OUTREMONT - 19:30
[TARIF: UNIQUE 5 \$]

INFORMATION: (514) 495-9944

WWW.THEATREOUTREMONT.CA

THÉÂTRE OUTREMONT

1000, AVENUE BERNARD

OUTREMONT (MÉTRO: OUTREMONT)

CINÉMA
OUTREMONT
1248, rue Bernard Ouest (514) 495-9944
www.theatreoutremont.ca
LA VIE COMME ELLE VA De Jean-Marie Meunier
France 2004 97 min. (G)
Lundi 26 septembre 19 h 30

Cinéma

exCentris
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

CINÉMA

Un cataplasme sur une jambe de bois



Martin Bilodeau

La première mission du Festival international du film de Montréal, dont l'édition inaugurale prend fin demain soir avec le sublime et délicat *Pride & Prejudice*, était de faire naître le désir des cinéphiles montrealais pour sa sélection de films. Hélas, les spectateurs se sont faits très très rares dans les salles du Quartier latin où l'événement piloté par l'Équipe Spectra avait lieu.

L'échec de cette première édition, en matière de fréquentation, nous force à nous interroger sérieusement: est-ce qu'un festival peut naître gros? Existe-t-il dans le monde un autre cas de naissance instantanée d'un événement cinématographique adulte? Je me suis déjà servi de cette tribune pour dire qu'un festival ne peut, à mon avis, naître que de la rencontre de deux désirs: celui des cinéphiles de voir des films d'ailleurs, celui des organisateurs et programmeurs de les leur montrer. Or, l'un et l'autre doivent se découvrir et se connaître avant de s'approprier. Commencer petit et croître à mesure que les liens se consolident. Espérer créer l'événement en jetant 187 films à la face de Montréal, sans étude de faisabilité, dans des lieux inhabituels, sur la foi que Montréal serait une ville de cinéphiles, relève de la pensée magique.

Mais le blâme est une chose qui se partage et De Hadeln s'est montré généreux depuis une semaine. Dans sa mire: les hauts dirigeants de l'Équipe Spectra, dont son président Alain Simard, qui, selon lui (mais l'avis est partagé), ne connaissent rien au cinéma; aussi, le service de presse du festival, qui a pourtant fait un travail colossal et méritoire; enfin, les institutions: «Elles ont exigé la tenue d'un FIFM en 2005; c'était trop tôt», proteste-t-il.

On peut cependant se demander quel malheur se serait abattu sur Montréal si lui-même et l'Équipe Spectra, à tête refroidie, avaient refusé d'obtempérer afin de mieux préparer l'édition 2006. L'entreprise aurait-elle perdu la subvention promise et, par la même occasion, rompu le filon d'or devant conduire à la création hautement subventionnée du Parc des festivals et du Complexe Spectrum, qui se trament derrière cet écran de fumée? Le «contrat» du festival serait-il allé à un soumissionnaire rival, par exemple le Festival du nouveau cinéma, bien rodé, bien fréquenté et fin prêt à prendre le relais dans des délais raisonnables?

Les institutions ont certes beaucoup d'actions et d'inactions à se reprocher et leur manque de courage politique, dans ce dossier encombré ou trois festivals piétinent la

métropole, est inadmissible. Tout le monde s'entend là-dessus. De là à leur imputer l'échec du premier FIFM, le raccourci me semble un peu facile. Je m'étonne d'ailleurs que les principaux dirigeants de Téléfilm et de la SODEC, ainsi que leurs supérieurs politiques, n'aient pas encore publiquement réagi à ces griefs qui leur sont adressés. Chef des communications et des affaires publiques à Téléfilm Canada, Janine Basile, rejointe au téléphone mercredi, s'est contentée de cette réponse sibylline: «Il faut donner sa chance au coureur». Mais faut-il faire courir le marathon à un enfant?

L'ironie dans tout ça, c'est qu'on a sérieusement douté de l'expertise de l'Équipe Spectra en matière de programmation, tout en se montrant confiants dans sa faculté, mûrement acquise, d'attirer une masse considérable de spectateurs à son événement. Or, bien que l'identité éditoriale du FIFM semble encore floue, sa programmation tenait la route. En revanche, l'événement populaire tant espéré, qui devait cheville le cerceuil du FIFM, n'a pas eu lieu.

Comme quoi on n'attire pas les mouches avec du vinaigre et qu'une brebis galeuse, même clonée, reste une brebis galeuse. De fait, les institutions n'avaient qu'un geste à faire afin de régler son cas au FIFM: couper ses subventions. La nature et l'entrepreneuriat se seraient (ou pas) chargés du reste. Mais la peur du vide et du scandale les a poussés à «ordonner» simultanément la création du FIFM. Résultat: on a posé un cataplasme sur une jambe de bois.

Je m'en voudrais de ne pas porter à votre attention la projection demain (13h, Ex-Centris) du documentaire intitulé *Les Contes secrets ou les rohmériens*, de la Française Marie Binet. Par différents chemins et thèmes (le secret, l'attente, le mensonge, la religion, etc.), celle-ci questionne le cinéma d'Éric Rohmer, le propos autant que la méthode, éclairés par les témoignages de ses interprètes (Jean-Louis Trintignant, Marie Rivière, André Dussollier, Françoise Fabian, etc.), emmaillés de façon vivante aux images de ses films (*Pauline à la plage*, *Conte d'automne*, *Perceval le Gallois*, *Ma nuit chez Maud*, etc.). À l'instar des œuvres de Rohmer, ce film clair, incisif et pertinent charmera ses inconditionnels et irritera les autres.

Sortons du FIFM, le temps de vous annoncer que Louis Bélanger présentera vendredi soir prochain son très beau *Gaz bar blues* au Goethe-Institut, à l'occasion de la journée portes ouvertes de l'institut culturel allemand. Dès 19h, le cinéaste participera à une discussion sur la ville de Berlin, animée par Robert Gray, laquelle sera suivie à 19h30 de la projection de son film dans lequel son alter ego, fuyant sa vie de pompiste, se cherche une identité dans la métropole allemande chamboulée par la chute du Mur. L'entrée est gratuite.



Flightplan, de Robert Schwentke, représente l'exemple parfait de la manipulation de haut vol, incapables que nous sommes, jusqu'à un certain point, de départager le crédible de l'illusoire.

Y a-t-il une fillette dans l'avion?

FLIGHTPLAN
(V.F.: PLAN DE VOL)

Réalisation: Robert Schwentke.
Scénario: Peter A. Dowling, Billy Ray. Avec Jodie Foster, Peter Sarsgaard, Sean Bean, Erika Christensen. Image: Florian Ballhaus. Montage: Thom Noble. Musique: James Horner. États-Unis, 2005, 88 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Même si les experts ne cessent de nous rassurer sur la sécurité dans l'industrie aérienne, les mythes auront toujours la faveur d'un public qui préfère les images spectaculaires des nouvelles télévisées. Et alors que l'on écoute distraitement les consignes de l'agent de bord avant le décollage, on ne rechigne jamais à rester bien assis devant un périple cinématographique aérien, surtout si celui-ci vire au cauchemar.

Aucune compagnie d'aviation ne va programmer *Flightplan*, de Robert Schwentke, pour sa distinguée clientèle (là encore, le mythe résiste de moins en moins à la vulgaire réalité...), mais ceux qui ne craignent pas les détournements de sens et les zones de turbulence narrative serreront très fort leur carte d'embarquement. Or, les secousses et les invraisemblances ponctuent, violemment, les aventures de Kyle Pratt, cette jeune veuve incarnée avec aplomb par Jodie Foster, qui n'a rien perdu de sa forme athlétique depuis *Panic Room*.

Flightplan repose d'ailleurs sur la même idée claustrophobique, le bunker d'une résidence luxueuse assiégée par des voleurs étant remplacé ici par un gigantesque avion, théâtre d'une mystérieuse disparition. Mais s'agit-il vraiment de cela? À Berlin, Kyle vient de perdre son mari dans des circonstances nébuleuses et, incapable d'admettre sa mort, elle l'imagine à ses côtés. Avec sa fille Julia (Marlene Lawston), elle entreprend un pénible voyage de retour, à New York, pour ses funérailles. Le hasard — reprenez le fait qu'il y en a rarement au cinéma... — fait que cet avion, dont c'est le baptême, soit en partie l'œuvre de cette femme ingénieure.

Mais, alors qu'elle s'était assoupie pendant le vol, elle se réveille en constatant que Julia n'est plus à ses côtés. Soutenue par un agent de bord compatissant (Peter Sarsgaard) et un capitaine (Sean Bean) peu enthousiaste à l'idée de troubler la quiétude des passagers, Kyle affiche un désespoir qui n'est finalement crédible pour personne, comme si sa fillette n'existait que dans son imagination. Ou que 400 personnes dormaient à poings fermés en même temps qu'elle...

Flightplan représente l'exemple



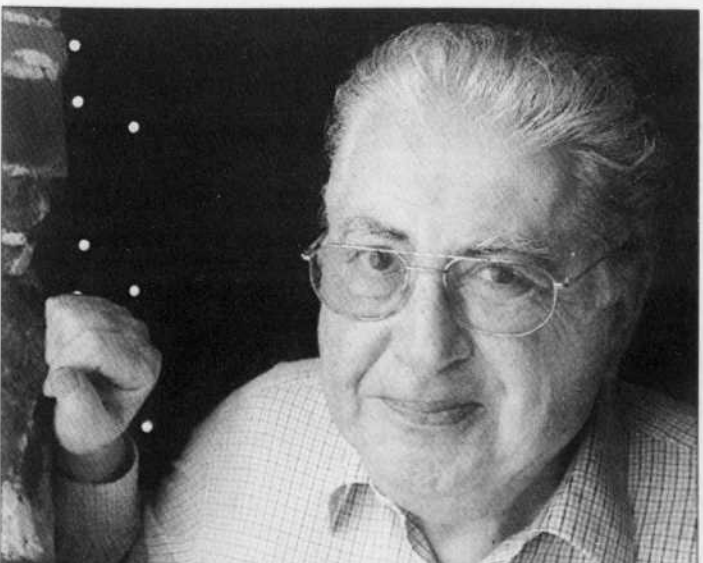
Jodie Foster et Marlene Lawston dans *Flightplan*, de Robert Schwentke.

parfait de la manipulation de haut vol, incapables que nous sommes, jusqu'à un certain point, de départager le crédible de l'illusoire. Robert Schwentke s'engage sur toutes les pistes, des plus tendancieuses (avec la présence à bord de passagers arabes... et barbus) aux plus mystérieuses (Julia, au teint cadavérique, n'a de contact qu'avec sa mère, ce qui rend crédible la thèse de l'hallucination). Mais d'abord et avant tout, comme pour faire oublier qu'il s'agit d'un vaste huis clos, sa caméra ne cesse de se balader, de la soute à bagages au poste de pilotage en passant par les toilettes — qui font figure ici de véritable souricière.

Le scénario de ce vol transatlantique, plus captivant que la majorité des films qui sont présentés à bord des avions long-courriers, ne résiste pas longtemps à notre bon jugement, car les tiroirs, ceux du fantastique, de la politique-fiction, voire de la psychose, s'ouvrent et se referment avec une rapidité suspecte. Ils servent surtout à alimenter la démente ou, selon le point de vue, la détermination du personnage plus grand que nature de Jodie Foster, parfois plus près de la championne de judo que de l'ingénieure.

En moins de 90 minutes, *Flightplan* ne pique jamais du nez, mais ceux qui voudront y voir une variation hitchcockienne à la *The Lady Vanishes* ne prennent pas souvent le train du maître du suspense. Le triomphalisme absurde de sa finale (à Terre-Neuve!) freine toute comparaison.

Collaborateur du Devoir



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Le délégué général du FIFM, Moritz de Hadeln.

Arion
orchestre baroque
25^e anniversaire 2005-2006
Une Saison de Délices

Tra Roma e Napoli
Première nord-américaine!
Soliste invité:
Maria Cristina Kiehr, soprano.
Il Concerto Soave
Chef invité: Jean-Marc Aymes, clavecin (France)
28, 29 et 30 octobre 2005
Œuvres de A. Scarlatti et A. Stradella

Le Tourment et la Consolation
40 artistes sur scène!
Solistes invités: Shannon Mercer, soprano, David Hansen, alto masculin, Tony Boutté, ténor et Joshua Hopkins, baryton
Le Choeur du Studio de musique ancienne de Montréal
Chef invité: Bernard Labadie
25 et 27 novembre 2005
Trois cantates funèbres de J.S. Bach

Soirée faste chez Mozart
Hommage au 250^e anniversaire de naissance de Mozart
Solistes: Maria Cleary harpe, Tony Boutté, flûte baroque
Chef et soliste invitée: Monica Huggert, violon baroque (Royaume-Uni)
24, 25, 26 février 2006

Les Plaisirs champêtres
Chef invité: Daniel Cuiller (France)
24, 25, 26 mars 2006
Les Plaisirs champêtres, La Fantaisie, Les Caractères de la Danse et Les Éléments de Jean-Féry Rebel.

Autour du pianoforte
Soliste invité: Tom Beghin, pianoforte
Chef invité: Jaap ter Linden (Pays-Bas)
26, 27 et 28 mai 2006
Œuvres de Joseph Haydn, Pieter van Malderé et W. A. Mozart

Billets et abonnements (514) 355-1825



Cinéma

Un Cronenberg volcanique et terrifiant

A HISTORY OF VIOLENCE

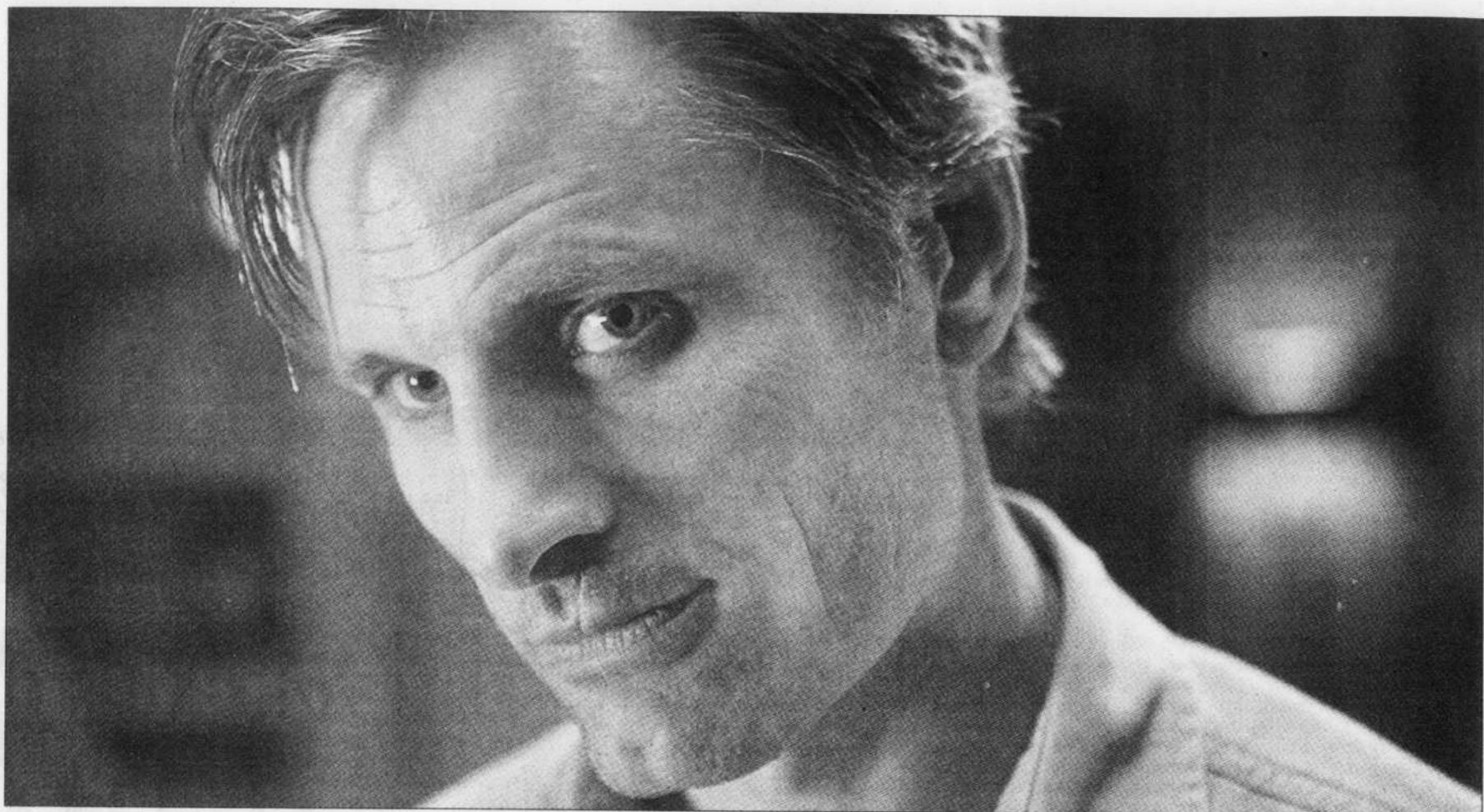
De David Cronenberg. Avec Viggo Mortensen, Maria Bello, Ed Harris, William Hurt, Ashton Holmes. Scénario: Josh Olson, d'après le roman illustré de John Wagner et Vince Locke. Image: Peter Suschitzky. Montage: Ronald Sanders. Musique: Howard Shore. États-Unis, 2005, 96 minutes.

MARTIN BILODEAU

Les plus terrifiants des monstres sont ceux qu'on ne voit pas. Depuis *Jaws* et *Halloween*, cette règle au cinéma a même pris force de loi. Or, de *Scanners* à *Spider*, l'œuvre du Canadien David Cronenberg en a toujours pris le contre-pied en exposant rapidement dans la lumière les monstres qu'on savait terrés sous la surface. Le cinéaste approfondit davantage cette démarche dans *A History of Violence*, son film le plus grand public à ce jour et paradoxalement le plus achevé, bien qu'il s'agisse d'une commande, où le monstre a l'enveloppe agréable d'un *small town boy* au-dessus de tout soupçon, campé avec brio par Viggo Mortensen.

Le destin de Tom — c'est son nom, bien choisi — bascule le jour où, afin de protéger ses clients et employés du casse-croûte dont il est le propriétaire, il abat de sang-froid deux braqueurs fous. L'incident, pour lequel sa communauté et sa famille le sacrent héros, attire l'attention de la mafia de Philadelphie, à laquelle Tom aurait prétendument appartenu dans le passé, sous une autre identité. Y aura-t-il erreur sur la personne?

Habile, pervers, Cronenberg nous demande d'admirer et du même souffle d'admirer le confort de ce monde hypocrite et ultra-conservateur de l'Indiana profond, dont Tom incarne les va-



Dans *A History of Violence*, le monstre a l'enveloppe agréable d'un *small town boy* au-dessus de tout soupçon, campé avec brio par Viggo Mortensen.

SOURCE ALLIANCE

leurs. Lorsque la carte postale craque et que la vérité fait surface, les sourires se crispent, le décor s'empoussière et le film prend le chemin d'une odyssée. On se surprend d'ailleurs à rêver que cette odyssée soit redemptrice, tout en sachant fort bien qu'elle n'est au mieux qu'une épreuve d'affranchissement, noyée d'hémoglobine et d'humour noir (merci, William Hurt),

qui permettra ultimement à l'imposteur de reprendre son rôle. Tiré d'un roman illustré de John Wagner et Vince Locke, *A History of Violence*, à maints égards, reste le film le plus volcanique et le plus terrifiant de David Cronenberg. Terrifiant parce que l'auteur de *Crash* et de *Dead Ringers* n'avait jamais pénétré aussi profondément dans le tissu social américain,

qui plus est pour extraire de l'ordinaire tant d'horreur. Terrifiant parce qu'au lieu de nous faire basculer avec son personnage dans l'abîme du cauchemar — ce qui, dans le contexte d'un film de Cronenberg, serait un procédé presque rassurant — c'est le cauchemar qui s'empare du monde et pervertit notre regard sur lui. Terrifiant, enfin, parce que ce monstre re-

gagnera la protection et la complicité de ceux qui ne le reconnaissent plus, ultérieurement son couvert à la table familiale, sous le regard de terreur et de curiosité morbide de l'excellente Maria Bello, qui joue la femme de Tom. Devant un spectacle aussi contrasté, il y a lieu de se demander ce qui rassure le plus Cronenberg: l'univers idéalisé

de son personnage, dans la première partie du film, ou la révélation de sa vraie nature, qui survient avec une violence inouïe dans la seconde? Ce qui le trouble, et nous davantage, c'est que ces deux mondes puissent si parfaitement s'emboîter dans le même corps... et dans le même (grand) film.

Collaborateur du Devoir

De la vie — et de la mort — des marionnettes

CORPSE BRIDE

(V.F.: LA MARIÉE CADAVERIQUE)

Réalisation: Mike Johnson, Tim Burton. Scénario: John August, Caroline Thompson, Pamela Pettler. Avec les voix de Johnny Depp, Helena Bonham Carter, Emily Watson, Tracey Ullman, Richard E. Grant. Image: Pete Kozachik. Montage: Jonathan Lucas, Chris Lebenzon. Musique: Danny Elfman. États-Unis, 2005, 77 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Ses admirateurs réclamaient une suite à grands cris, et ils seront non seulement comblés mais éblouis, voulant rejoindre ces marionnettes squelettiques aux yeux plus grands que tout, même la panse. Douze ans après *The Nightmare Before Christmas*, qu'il avait scénarisé et produit, Tim Burton renoue avec l'animation dans *Corpse Bride*. Il a fabriqué, secondé par Mike Johnson, une autre fantaisie macabre dont lui seul a le secret. Loin de donner froid dans le dos, cet affrontement entre les vivants et les morts donne le goût de brûler dans les feux de l'enfer, surtout si c'est pour griller au son de la musique endiablée de Danny Elfman, le Nino Rota de Tim Burton.

Le pauvre Victor (voix de Johnny Depp, fidèle complice de Burton) n'est pourtant pas pressé d'en finir, même s'il s'apprête à se mettre la corde au cou... pour un mariage arrangé. Dans cette petite ville européenne à une époque



PHOTOS WARNER BROS

Corpse Bride propose une superbe alliance entre les techniques d'autrefois et les possibilités technologiques d'aujourd'hui.

obscur où pèse le poids des traditions, ses parents, nouveaux riches à la vulgarité inépuisable, sont fiers de s'allier à une famille d'aristocrates ruinés, pouvant ainsi se donner un vernis de respectabilité. Leur fille, Victoria (Emily Watson), d'abord désespérée, est séduite par la sensibilité du jeune homme et celui-ci est tout autant, troublé au point de transformer en catastrophe la répétition des noces. Humilié, il s'enfonce dans les bois pour répéter ses vœux afin de faire bonne figure le lende-

main mais, par inadvertance, il réveille le cadavre d'une jeune mariée (Helena Bonham Carter, la compagne du cinéaste). Trop heureuse d'avoir à nouveau la bague au doigt, elle l'entraîne dans son univers, un croisement entre un bar louche de La Nouvelle-Orléans d'avant *Katrina* et un débaras à squelettes laissés à l'abandon. Que fera Victor entre une future épouse bien en chair et une autre dont il serait inconvenant de dire qu'elle n'a que la peau et les os?

Corpse Bride propose une superbe alliance entre les techniques d'autrefois et les possibilités technologiques d'aujourd'hui, optant pour la plasticité des marionnettes tout en polissant leurs mouvements à l'aide du numérique. Cette fluidité, qui nous fait parfois douter des moyens utilisés tant elle atteint un magnifique degré de perfection, ne serait que poudre aux yeux sans la poésie et l'humour (noir, dans tous les sens du terme) de ce voyage trépidant au bout de la nuit.

Des voix délicieusement snob et exagérément *british* côtoient des accents plus vulgaires, effet amusant parmi tant d'autres dans ce qui constitue un véritable feu roulant de blagues morbides («*People are dying to get down*

here», «*There's an eye in my soup!*») et de numéros musicaux portés par la griffe magique d'Elfman. Des squelettes qui forment une formidable *chorus line* rivalisent de précision avec cette débauche d'éléments macabres qui n'effraient pas le jeune public, trop heu-

reux de se plonger, plus d'un mois avant l'heure, dans l'atmosphère de l'Halloween.

Alors que ses derniers films (*The Planet of the Apes*, *Big Fish*, *Charlie and the Chocolate Factory*) affichaient les contours de son indiscutable talent, il y manquait tou-

jours l'ingrédient essentiel, celui du petit garçon de Burbank fasciné par le cinéma d'horreur de série B mettant en vedette Vincent Price ou Christopher Lee (prêtant ici sa voix rauque et inimitable à celle d'un vieux pasteur!). C'est maintenant chose faite avec *Corpse Bride*, à classer parmi ses plus grandes réussites au parfum funèbre, entre *Ed Wood* et *Sleepy Hollow*. A voir, avec ou sans masque.

Collaborateur du Devoir

UN TRIOMPHE!

★★★★★
LE SOLEIL
★★★★★
LE JOURNAL DE MONTRÉAL
★★★★★
LA PRESSE THE GAZETTE
COMPÉTITION OFFICIELLE FESTIVAL DE LOCARNO 2005
LEOPARD D'OR
(MEILLEUR INTERPRÈTE MASCULIN)
PATRICK DROLET
(PRIX DU JURY DES JEUNES ENVIRONNEMENT ET QUALITÉ DE VIE)
(PRIX OCUMÉNIQUE)



Fidèle complice de Tim Burton, l'acteur Johnny Depp incarne le héros de cette histoire, Victor (à droite).

★ CINÉMA ★
SEMAINE DU 24 AU 30 SEPTEMBRE 2005

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages 5 et 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages 7 à 15

dans L'AGENDA culturel

ELISE GUILBAULT
PATRICK DROLET
BERNARD ÉMOND
BERNARDÉTTA WAZEM

LaNeuvaine

5^e SEMAINE!

COMPLEXE D'ORION
QUARTIER LATIN
BOUCHERVILLE

CINÉMA Beaubien
2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100

VERSAILLES
GATINEAU
PONT-VIAU 16
LE CLAP